

LE 18^E DU MOIS

SPÉCULATION IMMOBILIÈRE ► P. 2

MAIN BASSE SUR LA BUTTE ?

Photos Dominique Dugay et Thierry Nectoux. Illustrations Paul Dehedin et Gorka Uztarroz.



■ **FRUITS ET LÉGUMES**

DU LOCAL SUR LES ÉTALS ► P. 8



HÉ LES GARS!
ÇA VOUS DIRAIT DE
DEVENIR DES NINJAS ?



Nouveau

**LE NINJA DE LA PLACE
DE CLICHY: épisode I**

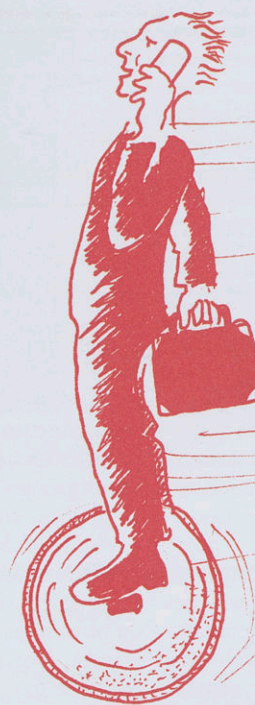
► P. 17

**RUE HERMEL
LA BIBLIOTHÈQUE
ROUVRE ENFIN**

► P. 12

■ **HISTOIRE
PIGALLE: MUSICIENS
À LA CRIÉE** ► P. 18

**RICARDO SUANES
DES MURS ET DES
CORPS** ► P. 20



**ATTENTION
PIÉTONS!
ÇA ROULE
DANS
TOUS LES
SENS** ► P. 6

■ **BUS 40
LA LIGNE
ENCHANTÉE**

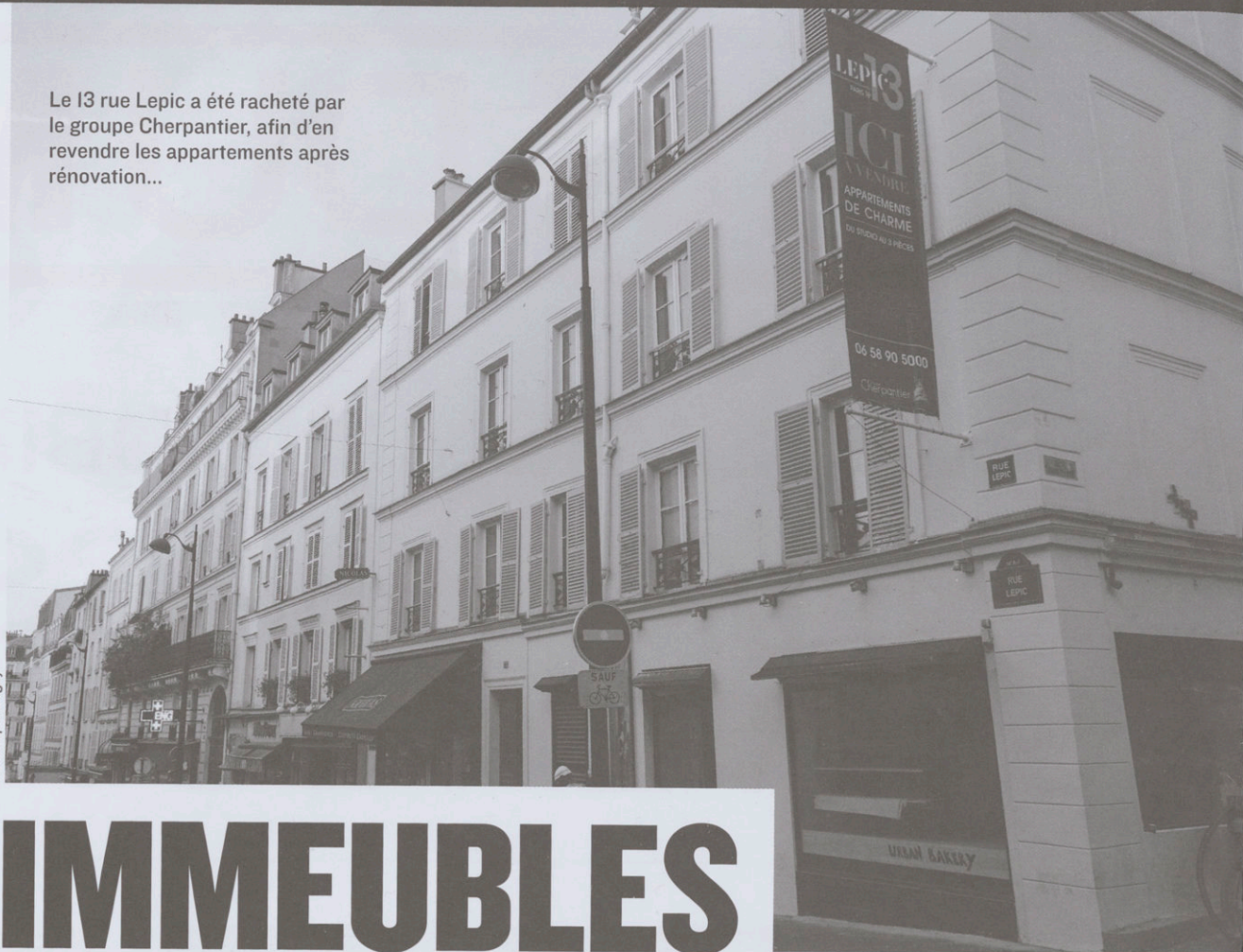
► P. 14



Un groupe de promoteurs promet monts et merveilles aux futurs acheteurs des appartements qu'ils rénovent dans trois immeubles de Montmartre. Mais derrière la façade glamour se cachent des agissements qualifiés par un élu parisien de « pratiques de cow-boy ».

Le 13 rue Lepic a été racheté par le groupe Cherpantier, afin d'en revendre les appartements après rénovation...

Dominique Dugay



TROIS IMMEUBLES À LA DÉCOUPE

Ils sont deux. Le père, Cédric, et le fils Adam, à la tête du groupe familial Cherpantier, créé en 1973, qui opère sur Paris, la banlieue et d'autres villes comme Nice. Dans les luxueuses brochures qui présentent leurs projets immobiliers, ils assurent que « leur expertise se traduit par une sélection d'adresses parisiennes des plus prestigieuses ». Ils affichent leur engagement dans une opération de mécénat au profit d'artistes parisiens, dite « Un ouvrage, une œuvre ».

Revers de la médaille, nombre des locataires des trois immeubles, 5 rue Houdon, 2 rue Robert Planquette et 13 rue Lepic où ils pratiquent la vente à la découpe, se plaignent des pressions des Cherpantier pour les faire renoncer à leur bail et déguerpir. Cette pratique, dite vente par lots, consiste à revendre par appartements des bâtiments où le promoteur fournit des « plateaux » ne comportant que les branchements en eau et électricité. Elle est encadrée par une loi de 2006, dite loi Aurillac, sensée protéger les locataires en place.

Le groupe est une société par actions simplifiées unipersonnelle (SASU) et non une société à responsabilité limitée (SARL). « Ce statut est plus souple, explique un vieux routier de l'immobilier parisien. On peut avoir un seul associé et il n'est pas nécessaire d'avoir un commissaire aux comptes. Il s'agit souvent d'une coquille vide. Chaque fois que l'on ouvre un chantier on crée une SNC, société en nom collectif, à durée limitée, en fait, une société écran. » En effet, la SNC 5 Moulin Rouge (le 5 rue Houdon), créée le 1^{er} juillet 2018, n'a

rien à voir avec le fameux cabaret. D'après ses statuts publiés sur le Net elle emploie zéro salarié et son siège est le même que celui du groupe Cherpantier dans le 16e.

Intimidation, harcèlement, menaces

Le 18e du mois a eu accès à de nombreux documents écrits – mains courantes auprès de la police, témoignages auprès des services de l'urbanisme, plaintes en justice – de locataires des trois immeubles concernés. Les méthodes sont variées, des menaces verbales ou physiques à la coupure d'électricité, d'eau ou d'Internet, en passant par les travaux et nuisances sonores incessants. Une habitante d'un des immeubles a dû aller se doucher chez sa fille en banlieue, faute de pouvoir le faire chez elle. Un autre a constaté que ses toilettes avaient été bouchées avec du ciment. Sans oublier les coups de fil à répétition, avec toujours la même litanie : « Nous allons mettre fin à votre bail. Vous

allez devoir partir sans rien. » Plusieurs locataires ont craqué et accepté de mettre fin à leur bail en échange d'une compensation financière.

Pour se séparer des locataires, les promoteurs père et fils ne reculent devant rien. Ils ont ainsi ordonné à un couple âgé bénéficiant de la loi de 1948 de partir, par sommation d'huissier, alors que la loi permet la prorogation ou le renouvellement du bail pour les locataires les plus fragiles (en vertu de leurs ressources, de leur état de santé ou de leur âge). Un congé de bail a également été signifié à un habitant gravement malade.

Les élus à l'écoute

Résultat, la peur et l'omerta. Plusieurs locataires, dont certains avaient pourtant touché leur chèque de départ, n'ont pas voulu témoigner, même anonymement. Certains résistent. Un locataire a déposé plainte pour « harcèlement moral ». Un autre a lancé une action civile pour trouble de jouissance locative. Une troisième procédure a été entamée pour mise en danger de la vie d'autrui en raison du désamiantage mis en œuvre par une entreprise non habilitée et sans protection. Un chantier qui aurait entraîné la fermeture du restaurant La Midinette, au 2 rue Robert Planquette, très connu dans le quartier.

...Et presque en face du 13 rue Lepic, un autre immeuble est l'objet du même type d'opération. immobilière.



Dominique Dugay

La Mairie de Paris est informée de la situation. « Nous avons été interpellés par des habitants se plaignant des pratiques problématiques du groupe. Nous entendons les locataires et les menaces vis-à-vis d'eux ne sont pas acceptables », explique Ian Brossat (PCF), élu du 18^e, conseiller de Paris et adjoint au logement. « J'ai expliqué en septembre, lors d'une réunion à l'Hôtel de Ville avec Cedric Cherpantier, en présence du maire du 18^e Eric Lejoindre (PS) et d'Emile Meunier (élu EELV du 18^e, référent du conseil de quartier Montmartre et conseiller de Paris), que s'ils voulaient se développer sur Paris il fallait qu'ils mettent fin à ces pratiques. Des groupes plus gros qu'eux et cotés en Bourse l'ont accepté. » L'adjoint au logement rappelle qu'il a été nommé à ce poste par Anne Hidalgo en 2014, notamment « pour mettre un terme à ces ventes à la découpe qui permettent aux promoteurs de faire la culbute en revendant, pour des sommes allant de 12 000 à 15 000 €/m² des logements vides, achetés habités 8000 €/m² ».

La mixité sociale en péril

« La transformation de logements standards en appartements exclusifs met en péril la mixité sociale par le départ des familles populaires ou des classes moyennes », ajoute Emile Meunier. L'élu est sur « la même longueur d'onde » que Ian Brossat pour le maintien de la mixité sociale par le développement des logements sociaux grâce à l'aide financière de la Mairie de Paris. « Il faut que tous les locataires qui se sentent lésés (par les promoteurs immobiliers) soient entendus, et que, si après analyse de nos services, les faits sont établis, la justice soit saisie », dit cet élu, avocat de profession.

Les locataires des trois sites pourront faire entendre leurs griefs lors d'une réunion avec la Mairie à la mi-novembre. Quant à Cédric Cherpantier, il n'a pas répondu à nos demandes d'entretien téléphonique. ● ERWAN JOURAND

10 RUE MULLER, LA MOBILISATION SE POURSUIT



Thierry Nectoux

Le projet immobilier autorisant la destruction des anciens bains-douches et la densification en cœur d'îlot est contesté par les riverains.

Distribution de tracts lors la Fête des vendanges, participation au rassemblement « Pour un Paris vivable » le 2 octobre dernier à la Halle Pajol, le collectif de riverains n'a pas désarmé, en attendant le résultat du recours engagé contre le projet immobilier. Petit rappel des faits : dans une cour, en lieu et place d'anciens bains-douches du XIX^e siècle occupés aujourd'hui par le laboratoire photo Cyclope (photo ci-contre), l'un des derniers tireurs argentiques de Paris, est prévue la construction d'un immeuble de bureaux et de cinq appartements (lire notre numéro 292). Fragilité du sol, menace pour onze immeubles, densification, gêne pour 200 habitants au profit d'un petit nombre de gens aisés, c'est tout cela que le collectif dénonce.

Appel à la concertation

La publication toujours attendue du mémoire en défense du promoteur devrait être l'occasion d'une nouvelle dynamique des actions entreprises. En mars dernier, le Conseil de Paris a soutenu à l'unanimité un vœu demandant à la Ville de Paris de « mettre en œuvre tous les moyens possibles pour que le promoteur revienne intégralement son projet, en concertation avec les habitants » et que le nouveau projet permette de « baisser significativement la densité, répondre aux risques de fragilité des immeubles, revoir l'architecture, revoir la programmation afin de privilégier des logements sociaux, préserver le bâtiment des bains-douches, préserver les lieux de nidification des mésanges bleues, et assurer que le laboratoire et le studio photo puissent être domiciliés à proximité dans des conditions financières comparables ». Alors que le permis de construire avait été accordé, le 24 décembre 2020. P.M.

LE 18^e DU MOIS

13 rue des Amiraux
75018 Paris

l8dumoiss@gmail.com

www.l8dumoiss.info

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903

Numéro de commission paritaire
1022 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Yvan Amar, Stéphane Bardin, Dominique Boutel, Noël Bouttier Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Noémie Courcoux-Pégorier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Dominique Gaucher, Erwan Jourand, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Patrick Mallet, Sandra Mignot, Cornélie Paul

Photographies et illustrations :

Paul Dehedin, Dominique Dugay, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Gorka Uztarroz.

Relecture : Elise Coupas, Annie Katz, Sandra Mignot, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Anne Guillaume

Bureau de l'association :

Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Danielle Fournier, secrétaire Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Valentina Casciu, Florianne Finet, Cornélie Paul.

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Sylvie Chatelin

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

Tous les points de vente sur www.l8dumoiss.info
PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 4 DÉCEMBRE

**RETROUVEZ
LE 18^e DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX**
FACEBOOK / LE 18^e DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

UNE NOUVELLE ASSEMBLÉE POUR LES PROJETS D'ÉCOLE

Espace de dialogue entre les parents d'élèves et la Mairie, le nouveau Conseil des parents se met en place. Il se réunira pour la première fois en décembre.

L'objectif est de renforcer la communauté éducative : enseignants, acteurs du périscolaire et parents » précise Carine Rolland, adjointe à la maire de Paris, déléguée auprès du maire du 18e, chargé des affaires scolaires. Le projet de conseil des parents faisait d'ailleurs partie du programme électoral d'Eric Lejoindre et de Paris en commun, lors des dernières municipales.

Parmi les délégués des parents récemment élus, chaque établissement (école maternelle, élémentaire et collège) doit donc désigner deux représentants, un titulaire et un suppléant. La présidente (ou le président) sera élu(e) lors de la première séance. Lors des deux sessions annuelles, tenues à la mairie, seront discutés des sujets transversaux, pouvant concerner tous les établissements. « Il n'y a pas de doublon avec le conseil

d'école, insiste l'élue, et les fédérations de parents d'élèves y sont favorables. » Bien sûr, seules pourront être abordées les questions relevant des compétences de la Mairie, non celles, purement scolaires, des recrutements par exemple, concernant le rectorat.

Faire comprendre les enjeux

Chaque conseil sera consacré à une ou deux thématiques, parmi lesquelles : les cours de récréation oasis, les cours d'écoles ouvertes le week-end, les

rués aux écoles. Il s'agit d'expliquer les modalités de décision, de fonctionnement de certains circuits, souvent ignorés des parents qui, dès lors, ne s'adressent pas aux bons interlocuteurs. Par exemple, « sur la carte scolaire, en cette période de démographie décroissante, il est important de favoriser le dialogue pour faire comprendre les choix et leurs enjeux », précise Carine Rolland.

D'autres sujets pourront continuer à être proposés par les familles, via

la plateforme en ligne participeparis18.fr, par exemple sur les menus de la cantine, les travaux programmés, les activités proposées, etc.

Intérêt du dialogue continu

Des personnalités extérieures pourront être conviées aux séances afin d'éclairer les débats. « On est maintenant à la troisième génération des cours oasis. Il est sûrement intéressant d'entendre celles et ceux qui les ont pensées et les créent, ici ou ailleurs, dans d'autres pays » détaille l'élue. A propos de la carte scolaire, les précisions apportées par un sociologue pourraient être utiles.

Les avis émis par le Conseil des parents seront consultatifs. Ils pourront être portés devant le Conseil d'arrondissement, selon leur intérêt.

Pour échanger et préparer la discussion, les parents pourront, bien sûr, se réunir entre les réunions bisannuelles. Carine Rolland insiste sur l'intérêt du dialogue, de la démocratie continue. « Tout le travail effectué gagne à être partagé et si les échanges nécessitent de se revoir, on le fera. Il est essentiel d'entendre les propositions des parents. Le but est d'être présents, ensemble, autour d'un sujet, afin de vivre de mieux en mieux à l'école et au collège. »

ANNIE KATZ



Jean-Claude N'Diaye

LES BONNES RECETTES DE L'ENGAGEMENT

Astérya publie sa deuxième édition du *Guide pour agir*, à Paris et villes voisines.

La deuxième édition du *Guide pour agir*, à Paris et villes voisines est encore plus complète que la précédente. En 336 pages, la quinzaine de bénévoles d'Astérya recensent plus de 600 associations et collectifs qui permettront à chacun et chacune de s'engager au mieux de ses compétences et de ses envies. En six grandes thématiques et 27 sous-catégories (*Agir autour de moi, S'entraider dans les difficultés, Lutter contre les discriminations et les discriminations, Partager des connaissances et des biens, Se réapproprier les espaces de décision et Agir pour l'écologie et le vivant*), il y en a pour tous les goûts et tous les engagements pour « rendre notre société plus solidaire, démocratique et écologique ». Le tout complété de conseils pratiques, de définitions, de portraits et de témoignages. On

peut noter et saluer que cette édition, financée exclusivement dans le cadre d'un financement participatif et les pré-commandes de près de 200 personnes, n'a bénéficié d'aucune subvention et ne contient aucune publicité.

Cocorico !

Notre arrondissement peut être fier de sa richesse et de sa diversité associative. De 4C (Collectif Café Culture Cuisine) à VRAC (Vers un réseau d'achat en commun), il tient le haut du pavé avec 40 associations, le plus gros contingent de tout Paris. Le 18e du mois est également fier d'y apparaître, classé dans la thématique Agir autour

de moi (page 37). A commander en ligne ou en passant au local d'Astérya (prix libre). ● SYLVIE CHATELIN

Astérya, 31-33 rue du Nord, contact@asterya.eu, 07 69 69 66 71, https://www.asterya.eu/guide Pour commander url.me/BpdW3



COMPARUTION IMMÉDIATE

“Tout a été tenté mais on est face à un délinquant d'habitude”

Dylan est poursuivi pour recel de carnet de chèque et de carte bleue provenant d'un vol et usage illicite de cannabis. Il est détenu depuis déjà cinq semaines.

Trente-cinq condamnations figuraient déjà au casier de Dylan*, 29 ans, lorsqu'il a été interpellé fin août, place de la Bataille de Stalingrad. « Ah quand même », s'exclame-t-il mollement devant le président de la 23e chambre du tribunal correctionnel. L'affaire a été renvoyée cinq semaines après l'issue de sa garde à vue pour cause de rôle trop chargé. Lors d'un contrôle d'identité, ce

grand jeune homme dégingandé en sweat rouge avait été trouvé en possession d'un chéquier, d'une carte bancaire et d'une carte d'adhérent à la coopérative La Louve. Sans domicile depuis qu'il a été expulsé par son père du domicile familial le jour de ses 18 ans, Dylan explique : « Je les ai trouvés dans une poubelle. J'aime garder plein de choses avec moi, et je n'ai nulle part où les ranger. » Son avocat relève que cinq téléphones hors d'usage occupaient également son sac à dos ainsi que quatre cutters achetés en lot... « C'est quand même rare de trouver un tel ensemble de choses dans une poubelle », s'étonne le président. « Vous dites ça parce que vous n'avez jamais fouillé », lui répond

LA PETITE BÊTE QUI MONTE, QUI MONTE...

Jolie bestiole à huit pattes et tenue de bagnard, cette nouvelle habitante des jardins parisiens aime la chaleur et les hautes herbes et commence à trouver un terrain propice à Paris pour y installer sa toile.

Un des intérêts du remplacement de certaines pelouses par des prairies est d'avoir rendu possible l'installation d'une très belle araignée dans nos jardins parisiens : l'épeire fasciée. L'animal arbore une superbe livrée à dominante noire et jaune qui justifie son autre appellation, l'argiope frelon (en latin *Argiope bruennichi*). Cette ressemblance avec le redoutable insecte ne serait pas, semble-t-il, une protection contre d'éventuels prédateurs mais plutôt une tenue de camouflage qui estomperait les contours de la belle aux yeux des insectes qu'elle convoite. Sa taille importante lui permet de capturer des proies comme les criquets, les libellules ou les papillons qu'elle emmaillote dans un fil de soie, avant de les vider de leur



Jean-Claude N'Diaye

contenu. Rare autrefois au nord de la Loire, l'épeire fasciée est désormais commune en Ile-de-France où elle

n'apparaît pas avant le mois de juillet car elle aime la chaleur.

Elle installe sa toile orbitale assez près du sol, dans les hautes herbes ou entre les tiges défeuillées d'une lavande par exemple, et se campe au centre, la tête en bas, ses huit pattes réparties quatre par quatre, vers le haut et le bas, formant une « croix de Saint-André ». Sa toile est parcourue verticalement par un « stabilimentum », motif de soie blanche épaisse en zig-zag dont on ne connaît pas vraiment l'utilité.

Menacée par les humains

L'espèce présente un dimorphisme sexuel prononcé, assez courant chez les araignées : la femelle

mesure entre 10 et 22 mm de long et le mâle entre 4 et 8 mm. Pour sa reproduction, l'argiope frelon est polyandre, c'est-à-dire que Madame s'accouple avec plusieurs mâles, qui le plus souvent lui abandonneront leurs organes reproducteurs pour pouvoir s'enfuir avant d'être dévorés ! Peu après l'accouplement, la femelle pondra jusqu'à 300 œufs dans un cocon de soie brune imperméable où les larves, devenues orphelines dès l'arrivée des frimas, passeront l'hiver à l'abri du gel. Aux beaux jours, après leur première mue, les jeunes araignées quitteront le nid pour grimper aux sommets de brindilles et s'envoleront grâce à un « fil de la Vierge » qui les emportera à la conquête de nouveaux territoires, parfois éloignés de plusieurs centaines de kilomètres.

L'épeire fasciée est parfois victime du *Tromatobia ornata*, un insecte prédateur qui pond dans les cocons et dont les larves vont dévorer les œufs. Mais son pire ennemi est l'humain qui la prive de ses proies, en employant des insecticides dévastateurs, et de ses milieux favorables, en pratiquant des fauches trop précoces.

Selon l'Agence d'écologie urbaine de la Ville de Paris, la bestiole n'a pas encore été signalée dans notre 18e, mais est présente au parc de la Villette. Je parierais qu'elle hante la prairie pentue du square Louise Michel ou le nouveau verger du jardin d'Eole. A vos explorations ! ● JACKY LIBAUD

AGENDA

Conseil d'arrondissement LUNDI 8 NOVEMBRE

À 18 h 30 dans la salle des mariages en mairie.

Vide-greniers SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 NOVEMBRE

Place des Abbesses de 7 h à 20 h.

DU 1^{ER} AU 3 NOVEMBRE

Jouer

Animations proposées par « Quartiers Lud » avec moult activités ludiques dans le square Louise de Marillac de 13 à 17 h pendant ces trois jours.

JEUDI 4 NOVEMBRE

Mémoire

Inauguration d'une plaque à la mémoire de Lazare Pytkowicz, héros de la Résistance et as de l'évasion : arrêté à 12 ans lors de la rafle du Vel d'Hiv, il parvint à s'évader, devint à 15 ans agent de liaison et échappa encore trois fois aux nazis. Il fut toute sa vie militant du Parti communiste, membre de la section des Grandes Carrières. À 10 h 45 au 103 rue de Clignancourt où il vécut.

DU 4 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE

Refuge

Une exposition au plus près de la vie de réfugiés sous leur tente ou dans leur cabane, à la bibliothèque Vaclav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute.

DIMANCHE 7 NOVEMBRE

Courir

Foulées de la solidarité à Montmartre au profit du Téléthon avec deux options : 5 ou 10 km. Départ à 11 h place Anne-Marie Carrière.

LUNDI 8 NOVEMBRE

Prix Wepler

Ce prix littéraire sera remis ce jour-là à la brasserie du même nom, place de Clichy.

SAMEDI 13 NOVEMBRE

Bébés lecteurs

L'équipe du Petit Ney propose, un samedi par mois, des lectures pour les 0 à 4 ans. De 11 à 12 h, 10 avenue de la porte Montmartre. Beaucoup d'autres activités chaque mois : lepetitney.fr

DISCOLAINCOURT, VINYLES ET HISTOIRE DE POTES

Ils se sont connus par les réseaux sociaux et sont devenus amis par proximité géographique. Le collectif de DJ Discolaincourt tourne un peu partout dans Paris depuis sa création lors du deuxième confinement en 2021.

Nous sommes presque tous des amoureux du disque vinyle et fans de disco, funk et house music», résume Djilali, membre fondateur du collectif Discolaincourt. «Pendant le deuxième confinement, nous nous sommes rencontrés par la page Facebook Les bons plans du 18e et comme nous étions voisins, on a fait connaissance.» Une histoire d'amitié et d'amusement qui s'est transformée en une association qui tourne sur toutes les places parisiennes.

Outre Djilali, Martin, Estelle, Simon, Hugo, Morgane, Nicolas et Alban sont DJ et membres du col-

lectif. En octobre, ils ont fait leur premier set à L'Hydropathe rue Caulaincourt. Avec un nom pareil, il était temps. Mais tout a bougé si vite depuis leur première apparition à la Fête de la musique en juin dernier au 45 Tours dans le 11e.

Le collectif s'est structuré en association «pour acquérir une légitimité qui permettra d'approcher des collectivités locales et monter des projets avec eux; pour investir dans du nouveau matériel grâce aux bénéfices et aussi parce que ce statut est réclamé par les organisateurs pour jouer dans des grands clubs». Les huit amis se relayent, mixent ensemble ou assistent aux prestations des amis «en cultivant d'abord le côté amical de cette aventure, c'est la recette des collectifs qui durent le plus longtemps». C'est ce qu'on leur souhaite. ●

STÉPHANE BARDINET

facebook.com/discolaincourt /
soundcloud.com/discolaincourt ;
https://www.instagram.com/
discolaincourt/

TAMTAM

Art tribal

Large gamme d'objets d'art ancien :
statuaire, masques, bijoux (bracelets, bagues,
colliers), tissus et vêtements ethniques.



Ouvert tous les jours de 13h à 19h

TAMTAM • 13 rue André-del-Sarte • 75018 Paris
06 25 11 05 85 jjporchez@gmail.com

LES PIÉTONS, OUBLIÉS DE LA POLITIQUE VÉLO ?

Depuis l'explosion de la pratique du vélo dans la capitale il y a deux ans, les conflits se multiplient entre piétons et cyclistes. Ces derniers étant accusés de prendre la place des premiers sur les trottoirs ou d'ignorer délibérément le Code de la route.

La Mairie de Paris n'aurait-elle d'yeux que pour les vélos ? Alors que les pistes cyclables temporaires créées en mai 2020 vont être pérennisées et que le nombre de cyclistes ne cesse de croître, des voix se font entendre pour dénoncer une politique du tout-vélo qui serait menée par la municipalité au détriment des plus vulnérables : les piétons, malmenés par cet afflux de cyclistes peu soucieux des règles de priorité.

«La Mairie a beaucoup investi sur le vélo, en présentant ce mode de déplacement comme LE moyen de sauver la planète ! Résultat, les cyclistes se prennent pour des héros», s'empare Mireille Quehen, membre du conseil de quartier Chapelle-Marx Dormoy et trésorière de l'association ASA-PNE (Association pour le suivi de l'aménagement Paris nord-est). «Depuis 70 ans, la ville est faite pour la voiture. On commence tout juste à rééquilibrer le partage de l'espace au profit des autres moyens de déplacement», tempère Thomas Legal, coréférent de l'association de cyclistes Paris en Selle, qui met en garde contre un discours anti-vélo qui servirait d'abord les intérêts du tout-voiture.

Les vélos, maîtres de l'espace public ?

Parmi les principaux motifs de courroux des piétons, l'annexion des trottoirs par les cyclistes. Par exemple, quand les aménageurs installent une piste cyclable au beau milieu d'un trottoir, comme sur le redouté boulevard Barbès ou encore rue d'Auber-ville. «Sur le pont Ordener, entre Marcadet et Marx Dormoy, on ne peut même plus se croiser. Et je ne parle même pas des poussettes», affirme la représentante du conseil de quartier.

Une critique pleinement partagée par Thomas Legal, pour qui les trottoirs doivent être sanctuarisés pour les passants. «Ces pistes sont une aberration car des traits de peinture ne constituent pas une voie cyclable. Sur le pont Ordener, il faudrait réduire les trois voies de circulation des voitures pour créer une piste assez large pour répondre à l'augmentation du trafic», préconise-t-il. Autre zone de tous les dangers, la sortie du métro Marx Dormoy où les marcheurs sont pris en sandwich entre les deux-roues, les trottinettes et les

voitures. «Il y a tout à revoir, tant pour les piétons que pour les vélos», résume le représentant de Paris en Selle.

Les vélos utilisent également les trottoirs sans autorisation, quand la route est encombrée et ne comporte

pas de piste cyclable. C'est parfois le cas rue Marcadet, sur l'esplanade Nathalie Sarraute ou encore dans la Goutte d'Or. Place Louis-Baillet, à côté du café Lomi, la fausse piste d'apprentissage dédiée aux enfants et délimitée par un simple marquage au sol crée aussi la confusion. Emportés par leur élan, certains cyclistes venant du 19e l'empruntent sans se soucier des piétons qui voudraient traverser la placette. Un point noir identifié depuis plusieurs mois par la Mairie, mais aucune date de travaux

n'a pour le moment été fixée. «Ils interviendront en même temps que ceux du quartier de La Chapelle», précise Antoine Dupont, l'adjoint au maire du 18e chargé des mobilités et de la voirie. Soit au plus tôt fin 2022 : les piétons devront prendre leur mal en patience.

Améliorations programmées

«Certaines des coronapistes doivent effectivement être améliorées», reconnaît Antoine Dupont. La nouvelle piste cyclable située à la lisière du

17e devrait justement répondre aux attentes des différents usagers. Une double voie cyclable de quatre mètres de large, séparée des voitures, sera construite l'an prochain entre la place de Clichy et la porte de Saint-Ouen. Des zones dédiées aux piétons, protégées par des blocs de béton, devraient permettre de limiter les risques d'accident. Sur le boulevard Ornano, les travaux commenceront à la fin de l'année.

Autre effort consenti par la municipalité, la suppression de plusieurs dizaines de places de stationnement à Montmartre ou à la Goutte d'Or afin d'élargir les trottoirs. «Il est certain que le seul marquage au sol ne fonctionne pas. Mais modifier les feux de circulation est très complexe et revoir les sens de circulation coûte cher», plaide l'élue local.

Règles de priorité ignorées

Au-delà des problèmes de partage de l'espace public, se pose la question du comportement des cyclistes eux-mêmes. Combien d'entre eux, qu'ils soient débutants ou avertis, respectent strictement le Code de la route et notamment la priorité des piétons ? «Les cyclistes ne veulent pas s'arrêter pour ne pas perdre de temps. Pourtant la loi prévoit qu'ils doivent adapter leur vitesse à une ville dense», rappelle Mireille Quehen, évoquant également le cas des contre-sens cyclables qui surprennent encore bon nombre de piétons. «Il y a sans doute un travail de pédagogie à faire sur les règles de priorité», admet le représentant de Paris en Selle. «Cependant, plusieurs carrefours du 18e restent très dangereux pour les cyclistes, comme celui de Barbès-Rochechouart ou l'intersection Barbès-Ordener-Ornano. Ils préfèrent donc s'extraire du flux de circulation quand le feu est encore rouge».

Alors, que faire ? Certains voudraient obliger les adeptes des mobilités douces à suivre une formation théorique et pratique. Moins pédagogique qu'un certificat ou qu'une campagne d'affichage, la verbalisation des infractions pour non-respect du Code de la route pourrait être une solution plus efficace pour réguler les comportements.

Depuis le 18 octobre, la police municipale intervient dans les rues de la capitale. «Une partie des agents sera chargée d'effectuer des contrôles du comportement des cyclistes mais aussi des sas réservés aux vélos au niveau des feux», annonce Kevin Havet, l'adjoint au maire du 18e chargé de la sécurité. Avec à la clé, une amende de 135 € en cas de non-respect du feu rouge ou de la priorité piéton par les deux-roues. Dissuasif. ●

FLORIANNE FINET



PISTE CYCLABLE

Des travaux autour de l'avenue de Clichy jusqu'en 2023

Les travaux pour pérenniser la piste cyclable provisoire entre la place de Clichy et la porte de Saint-Ouen devraient commencer dans les prochaines semaines. Elle avait été installée au milieu de l'avenue de Clichy et de l'avenue de Saint-Ouen en mai 2020, au sortir du premier confinement, comme celles du boulevard Ornano et de la rue de La Chapelle. Jugé peu satisfaisant par les cyclistes – car trop dangereux – comme par les livreurs – gênés dans leur déchargement – cet aménagement devrait être revu en profondeur dans les prochains mois. Sur l'avenue de Saint-Ouen, une vingtaine de stationnements pour les voitures sera supprimée. Les trottoirs ne seront eux pas modifiés. La Mairie de Paris souhaite aussi mettre en place une zone cyclable en forme d'anneau autour de la place de Clichy pour limiter les risques d'accidents au niveau des intersections. Les travaux devraient débuter à la rentrée prochaine, pour une livraison attendue au printemps 2023. F.F.

AGENDA

SAMEDI 13 NOVEMBRE

Parfums

Promenade olfactive à la Goutte d'Or, guidée par Hélène Tavera du collectif 4C-Quartier libre, organisée par la bibliothèque de la rue Fleury de 14 h 30 à 17 h 30. Réservation conseillée : 01 53 09 26 10

MARDI 16 NOVEMBRE

Conf'visite

Pour mieux connaître la Goutte d'Or, à 10 h conférence sur l'histoire associative du quartier suivie d'une visite animée par le 4C. S'inscrire auprès de mvicaut@sallesaintbruno.org

MERCREDI 17 NOVEMBRE

Stop tabac

Comment arrêter de fumer avec la Ligue contre le cancer et la Fondation du souffle de 14 à 17 h dans le hall de la mairie.

DU 17 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE

Tusuchkanchik

Exposition de l'artiste péruvienne Giovana Veliz évoquant les traditions villageoises de son enfance à la ressource Le Poulpe, 4bis rue d'Oran. D'autres activités : de la langue des signes à la broderie, de la sérigraphie à la lacto-fermentation, etc. lepoulperessource.org

LUNDI 15 NOVEMBRE

Zéro déchet

Réunion publique de lancement d'un territoire zéro déchet (voir p. 14).

JEUDI 18 NOVEMBRE

Avez-vous du nez ?

Table ronde sur la jeune création en parfumerie pour écouter le parcours passionnant de parfumeurs professionnels à la bibliothèque Robert Sabatier, 29 rue Hermel de 19 h à 20 h 30. Réservation conseillée : 01 53 41 35 60

VENDREDI 19 NOVEMBRE

Opérette au ciné

Le COSU (Chœur et orchestre de la Sorbonne) organise deux journées sur l'opérette filmée avec un concert sur les œuvres du compositeur Georges van Parys (French Cancan, La Complainte de la Butte etc.) le 19 de 17 à 19 h au centre universitaire Clignancourt, rue Francis de Croisset Gratuit sur inscription via le site du COSU.

Avec la crise sanitaire, les Parisiens ont beaucoup plus mangé chez eux, et cela se traduit... dans les vitrines de nos quartiers. La moitié ouest de l'arrondissement a vu se multiplier les points de vente alimentaires, notamment de fruits et légumes, misant toujours plus sur l'argument de la qualité, voire de la vertu.

ALIMENTATION LES NOUVEAUX MARCHÉS

PAR SANDRA MIGNOT
AVEC STÉPHANE BARDINET
ET DOMINIQUE BOUTEL

Epicerie de quartier, primeur « éthique », supermarché paysan... ces enseignes fleurissent dans les rues commerçantes, et plus particulièrement depuis 2020. Le 18e est depuis quelques années un champion en la matière : selon l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR), il offre une densité de commerces alimentaires supérieure à celle de Paris (4,3 commerces pour 1 000 habitants contre 3,5 sur l'ensemble de la capitale). « Nous avons ouvert en octobre l'année dernière, le Covid avait boosté notre activité de vente en ligne créée en 2019. Alors on s'est installés sur deux marchés d'Ile-de-France et on a ouvert notre boutique du 18e », résume Raphaël Dutoit, un des quatre associés qui ont fondé Le Panier de Gaïa, qui ne vend que des fruits et légumes bio.

Dans cette boutique du haut de la rue Damrémont, même si « l'emplacement n'est pas forcément idéal », à 20 ou 30 mètres d'une enseigne spécialisée dans le bio et dans une rue où le trafic automobile est dense, le bouche à oreille est allé plutôt vite et la petite échoppe a convaincu une clientèle de quartier. Comme dans nombre de ces nouveaux commerces, une grande partie de l'approvisionnement est « direct producteurs ». L'absence d'intermédiaires permet de conserver des prix corrects, sur-

tout pour les produits de saison. Et autorise une meilleure rémunération des fournisseurs.

Ici tout est de saison

Plus bas dans la même rue, Les Saisonniers ont installé leur « supermarché paysan ». L'enseigne possède déjà huit points de vente à Paris et Levallois et deux sont dans le 18e. Elle a été fondée par Thomas Lemoine agriculteur et Margaux Augizeau, auparavant directrice commerciale. Outre les fruits et légumes, exclusivement locaux (produits à moins de 45 minutes de Paris), issus de l'agriculture bio, en conversion vers le bio ou raisonnée, on y trouve aussi du pain, de la viande, du poisson, des œufs. Ces derniers produits devant être fournis par des exploitations qui s'engagent dans une charte du bien-être animal. « Chez nous, pas question de bêtes qui passent la nuit dans la bétailière », résume Margaux Augizeau.

L'argument éthique importe aussi chez Miyam, enseigne d'abord lancée dans le 3e avant d'ouvrir son deuxième magasin rue du Poteau. Comme toutes ces enseignes récentes, l'aménagement est simple, caisses de bois et cagettes, étagères brutes et palettes. Ici, tout est de saison et direct producteur « cueilli 24 h avant ». On peut aussi acheter des produits transformés, dont certains sont issus des

cuisines de l'entreprise, qui recycle ainsi directement ses invendus où ses produits abîmés. « Nous sommes le premier supermarché à moins de 1 % de pertes alimentaires », vante l'enseigne, créée par une fratrie.

Côté fruits et légumes, 2020 a été une année record en France. Plus 8,6 % de végétaux consommés par rapport à l'année précédente soit 173,6 kg par ménage (selon une enquête du syndicat des professionnels des fruits et légumes, Interfel, et du centre technique de la profession CTIFL). On comprend alors pourquoi la concurrence inquiète peu tous ces nouveaux commerces. « Il y a beaucoup de demande, rassure Margaux Augizeau. Et nous sommes ravis de voir les initiatives se multiplier. Avant de saturer le marché parisien il y a du temps devant nous. » ● S.M.

Le Panier de Gaïa, 3bis rue Damrémont (7 jours sur 7) ; Les Saisonniers, 77 rue Damrémont et 22 rue d'Orsel ; Miyam, 18 rue du Poteau (7 jours sur 7)

UNE ÉPICERIE DE QUARTIER RUE DES MARTYRS

Il y a un peu plus de six mois, un « pop up store » à la vie assez courte, a cédé la place à une « épicerie » comme il en pousse dans le quartier depuis le confinement.



Dominique Dugay

MOISSONS SOLIDAIRES : DONNER, C'EST MANGÉ

Une association, active depuis 2013 sur Paris et en Ile-de-France récupère sur les marchés de plein air les invendus et les distribue après la fermeture des stands. Une initiative inspirée d'une idée lilloise.

porteuse de valeurs de solidarité et qui pratique une redistribution équitable et triée », explique Anna Salwerowicz.

Un stand ouvert après la fermeture

L'opération logistique est simple. Une heure avant la fermeture du marché, une équipe de bénévoles se retrouve pour sortir l'affiche de l'association, les étals pliants et les chariots pour collecter les invendus. Pour le 18e, tout cet équipement est stocké à la Maison des associations (MDA), « une vraie chance pour nous et un très beau geste de la part de la MDA », souligne Anna Salwerowicz. Ensuite l'équipe, une dizaine de personnes ce vendredi à Ornano, prépare le stand et fait la tournée des commerçants en demandant s'ils ont quelque chose à donner. Une fois les denrées collectées, elles

sont triées, certaines jetées, et disposées comme un stand classique.

Quand le marché est officiellement fermé, les Moissons se mettent à l'ouvrage. Des dizaines de personnes attendent déjà, des mères de famille, des jeunes, des personnes âgées. Les bénévoles proposent et aident à remplir les cabas pour les personnes âgées. Tout est plié en une heure dans une atmosphère conviviale.

117 tonnes distribuées en un an

L'association est née en 2013 et reçoit le soutien de la Mairie de Paris qui y a vu une potentielle façon de réduire les bio déchets. Dans ses statuts, Moissons solidaires définit trois axes d'action : réduire le gâchis alimentaire, un volet de prévention des bio déchets et de préservation des ressources et de l'environnement et enfin une dimension sociale. « Nous nous adressons à des gens en situation délicate sans aucune condition de ressources. Et pour ne pas stigmatiser, car tout se fait sur la place publique au vu de tous, nous cherchons avant tout à créer une atmosphère fraternelle. »

Un an après l'ouverture des actions dans le 18e, les Moissons solidaires estime avoir collecté et redistribué 117 tonnes de fruits et légumes. Une belle initiative et qui donne des résultats concrets. Les marchés de plein air et leur atmosphère particulière prouvent leur utilité et leur engagement. ● S.B.

L'association est toujours à la recherche de bénévoles. Contacts www.moissons-solidaires.fr.



Stéphane Bardinet

loue un entrepôt à Bercy, d'où il livre régulièrement en fruits et légumes, en mobilité douce (vélos), boutiques et restaurants. La boulangerie Pajol lui fournit le pain. Il propose aussi du vin en vrac, nature bien sûr, en s'approvisionnant à deux pas, rue Victor Massé, à la cave Soif. Quant aux œufs et aux viandes, ils viennent de Vendée. Enfin, les concepteurs veulent aussi s'intégrer dans le tissu social local ; ils imaginent des rendez-vous dégustation accompagnés de musique et proposent depuis peu une petite restauration, fabriquée sur place, le Zingadwich.

Ce type d'initiative crée de l'emploi (à l'entrepôt, au bureau, dans les boutiques). Le Zingam du 18e salarie deux responsables et des vendeurs, dans l'ensemble des jeunes qui font le choix d'un travail qui donne du sens à leur vie : ainsi, Tiffany, diplômée d'un master en économie de l'environnement, se sent utile et en phase avec ses valeurs. Elle préfère ce travail manuel, de contact à un emploi statique dans un bureau. Et au final, l'un dans l'autre, ce n'est pas plus cher que dans les superettes ou les supermarchés bio... Mais c'est sûrement plus goûteux ! ● D.B.

Le Zingam, épicerie de quartier, 74 rue des martyrs, métro Pigalle.

AGENDA

SAMEDI 20 NOVEMBRE

Réfugiés

Rencontre avec le sociologue Smaïn Laacher, du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et l'écrivaine Anne Brunswic, bénévole à la Cimade, de 16 à 18 h à la bibliothèque Vaclav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute.

Conditions de travail

Conférence gesticulée de et par Selma Reggui consultante en santé au travail : Les Couilles de l'entreprise, organisée par l'Union locale CGT du 18e au 42 rue de Clignancourt à 18 h 30. Entrée libre sur réservation : ulcgtparis18@gmail.com

DU 20 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE

Drapeaux

Exposition « Les drapés des indépendances » par l'artiste du 18e Edwige Aplogan : elle emballe les grilles des Jardins d'Éole, rue Riquet, et la façade du gymnase Micheline Ostermeyer, sur l'esplanade Nathalie Sarraute avec les drapeaux de pays qui se sont libérés du colonialisme.

VENDREDI 26 NOVEMBRE

Noël

Inauguration des illuminations de Noël et du Village de Noël sur la place des Abbesses.

SAMEDI 27 NOVEMBRE

Au kiosque

Inauguration du premier kiosque citoyen qui accueillera des permanences d'institutions et d'associations devant le centre social Belliard, au 145 de la rue du même nom.

Avec la mariée

Un film sur l'histoire rocambolesque de cinq réfugiés sur les routes de l'exil, documentaire récompensé à la Mostra de Venise. Projection et débat de 15 à 18 h à la bibliothèque Vaclav Havel 26 esplanade Nathalie Sarraute.

Slam

Une fois par mois, on enchaîne au Petit Ney atelier d'écriture slam, concert et scène ouverte de 17 à 23 h, 10 avenue de la porte Montmartre.

Tous les points de vente
du 18e du mois sur
www.18dumois.info

LA PHOTO
DU MOIS

La grogne se poursuit à bas bruit dans l'Hexagone. Et les manifestations du samedi, si elles sont désormais plus clairsemées, n'ont pas disparu. Régulièrement, Gilets jaunes et anti-passe sanitaire joignent leurs revendications au pied du Sacré-Cœur. Ici le samedi 23 octobre.



Thierry Nectoux

LA MEILLEURE BAGUETTE,
L'ART DU CONCOURS ET DES PRIX

Troisième et neuvième, deux boulangeries du 18^e se classent encore cette année dans le haut du panier des artisans de notre mythique baguette.

Les artisans boulangers et pâtisseries du 18^e sont régulièrement distingués dans les moults prix et concours qu'organisent les syndicats professionnels pour savoir qui, outre la baguette, prépare le meilleur flan, la meilleure tarte aux pommes, la meilleure galette aux amandes ou encore le meilleur pain bio... Pour la joie des clients, de la qualité et du chiffre d'affaires. Nés dans le sillage de la professionnalisation des métiers de bouche au XIX^e siècle, les prix et distinctions culinaires ont toujours été pour les professionnels un moyen de mettre en avant l'excellence du savoir-faire et de récompenser les apprentis talentueux.

Le « prix » pour la qualité

Soumis comme le reste de la filière agroalimentaire aux critiques sur la qualité des produits et des préparations, les boulangeries ont arraché en 1998 la distinction du terme artisan boulanger pour contrer la montée en puissance des terminaux de cuisson qui proposent des pains industriels, pâtes préparées et précuites en usine et juste terminées dans des fours express. L'artisan boulanger est formé, sélectionne ses produits, pétrir, assure la fermentation et la cuisson sur place. Et, il tient à le faire savoir, le

savoir-faire est aussi une démarche de qualité générale.

Depuis le lancement du Grand prix de la meilleure baguette à l'orée des années 2000, la renommée médiatique de cette distinction parisienne ne se dément pas : articles, portraits du lauréat et même cette année polémique dépassant largement le cadre culinaire. Celui qui livrera le



Jean-Claude N'Diaye

palais de l'Élysée pendant un an est sous les feux de la rampe. Et ce succès fait des petits dans d'autres disciplines qui ne bénéficient pas de la même couverture, loin s'en faut.

Ce sont pourtant les recettes les plus simples qui sont les meilleures et qui ont aussi été colonisées par la pâtisserie industrielle. Voyez les tartes aux pommes, les flans ou les galettes des Rois, l'écrasante majorité de celles vendues dans les boulangeries pâtisseries sortent des usines. Alors pourquoi ne pas essayer celles mitonnées avec amour par nos artisans talentueux. Certes tout a un prix (excessif), une part de tarte ou de flan à 3€, une galette pour six à 35€, ça peut faire mal. Sinon, on peut aussi toujours se remettre aux fourneaux, comme mamie. ●

STÉPHANE BARDINET

Artisans du 18^e
distingués en 2021

Maison Lardeux, 63 rue Caulaincourt, 3^e au concours de la meilleure baguette (0,90 - 1,30€) et 6^e au concours du meilleur flan d'Ile-de-France (2,90€).

Boris Lume, 48 rue Caulaincourt, 9^e au concours de la meilleure baguette (1,20€).

Le Grenier à pain, 127, rue

Caulaincourt, 16^e au concours du meilleur croissant.

Au Duc de La Chapelle, 32, rue Tristan Tzara, 18^e au concours du meilleur croissant.

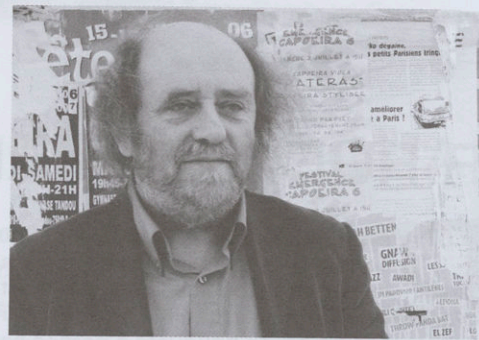
Pain Pain, 88 rue des Martyrs, 3^e au concours de la meilleure galette aux amandes (2020).

APPORTEZ VOS DÉCHETS AU MARCHÉ

Les déchets alimentaires sont désormais collectés sur tous les marchés du 18^e (ici les bacs installés au marché Barbès). Pour y participer pleinement, un kit «déchets alimentaires» (un bioseau et deux rouleaux de sacs compostables ainsi qu'un livret informatif) est disponible auprès de la division du 18^e de la Propreté de Paris au 17bis, rue Joseph de Maistre (01 53 09 22 60), ouvert de 8 h à 17 h. Des stands de sensibilisations sont également présents sur certains marchés.



Jean-Claude N'Diaye

DÉCÈS DE MARCEL
DORIGNY

Marcel Dorigny, spécialiste de l'histoire de l'esclavage colonial, de la traite négrière transatlantique et des courants antiesclavagistes et abolitionnistes est mort le 22 septembre dernier. Professeur émérite de l'université de Paris 8, il a été membre du premier Comité pour l'histoire de l'esclavage et a écrit un grand nombre d'ouvrages sur ces questions, joignant érudition et passion. Il habitait le 18^e, et en janvier 2018 nous avions publié un article qu'il nous avait confié : « La trace des colonies d'Amérique autour du marché de La Chapelle ». De quoi comprendre pourquoi les rues de la Guadeloupe, de la Martinique, de la Louisiane se trouvent autour de ce marché, et d'où venait le nom du marché de l'Olive... Rien à voir avec le fruit bien connu ! ● D.F.

Le saviez-vous ?

Le 18^e du mois existe depuis 1994. L'histoire de ses débuts a été écrite par un des fondateurs du journal, Jean-Yves Rognant. Extrait...

À L'ORIGINE...

Quelques dizaines d'habitants qui ont décidé de faire ce journal. Certains d'entre eux avaient ou avaient eu des responsabilités administratives, culturelles, syndicales, politiques assez diverses, d'autres étaient de simples citoyens. Ils se rencontraient dans des manifestations pour l'école, contre la ghettoïsation, la montée de la misère, les expulsions d'habitants vers les banlieues, le bruit, la pollution. Ou bien dans des fêtes, à des spectacles, dans

des bistrotts, ces bistrotts du 18^e où l'on parle des heures, où l'on refait le monde. Ils faisaient le même constat : l'insuffisance de démocratie locale, et d'abord l'insuffisance d'information. Dans cet arrondissement, il se passe beaucoup d'événements, mais qui le sait ?

Sur un coin de table

La presse, les médias nationaux ou parisiens avaient tendance à décrire ce bout de Paris de façon négative. Ce 18^e pétri d'histoire, composé de quartiers fort divers, nous semblait avoir besoin d'autre chose que de journaux électoraux ou de magazines publicitaires. Ainsi est née l'idée de créer un journal. J'en parlais à ceux que je croisais. Cela suscitait sympathie et intérêt. Militant, artiste, journaliste, surveillant de lycée, artisan, chacun avait envie de parler de son 18^e. On ébauchait sur un coin de table d'hypothétiques sommaires. Dans un café de la rue Duc, L'Alibi, les conversations débridées trouvaient

une écoute, un écho : « Vous voulez créer un journal ? Ça m'intéresse ! Moi, je suis journaliste... Moi, je suis à telle association, j'aime écrire... C'est pour quand ce canard ? ». Avec Eric, Olivier, François, Gilles, Béatrice, Catherine, Fred, Myriam, Erwan, fin 1993, on se retrouve dans un appartement, rue Simart. J'appelle Noël, un ami : « Ça te dirait un journal de quartier ? ». Il en parle à Marie-Pierre, à Didier, à un autre Noël, à Alain, à Jean-Claude, aux dessinateurs Pinter, Sabadel... Petit à petit, une équipe se forme. En février 1994, dans un autre appartement, rue Custine, la décision est prise : on y va !

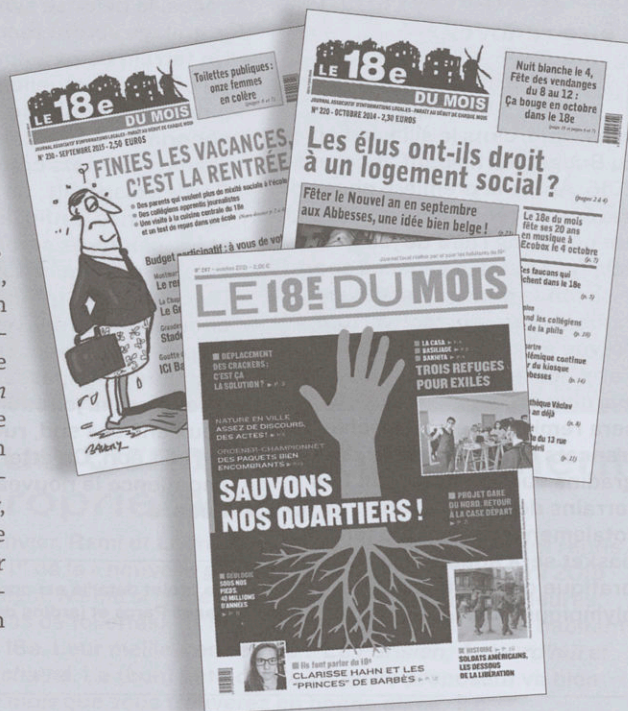
ET DE NOS JOURS ?

Vingt-cinq ans plus tard, votre journal est toujours écrit et illustré par des bénévoles, habitants du 18^e arrondissement. Chaque mois, nos rédacteurs, photographes et illustrateurs cherchent des sujets, rédigent des articles, prennent des photos, etc... Avant d'être imprimé rue Marcadet, le journal est maqueté et corrigé. Puis il est plié, mis sous enveloppe et diffusé, toujours par nos équipes, pour arriver enfin entre vos mains par le biais de nos différents points de vente ou par abonnement. En tout, une cinquantaine de bénévoles œuvrent tous les mois afin de vous tenir informés de la vie culturelle, sociale, associative, politique, sportive de vos quartiers et de votre arrondissement.

Le 18^e du mois est le seul mensuel de ce type à Paris.

UN PROJET ASSOCIATIF

Le journal est édité par Les Amis du 18^e du mois, association qui compte à ce jour environ 150 adhérent(e)s. Il est indépendant de tout groupe commercial, financier, confessionnel ou politique.



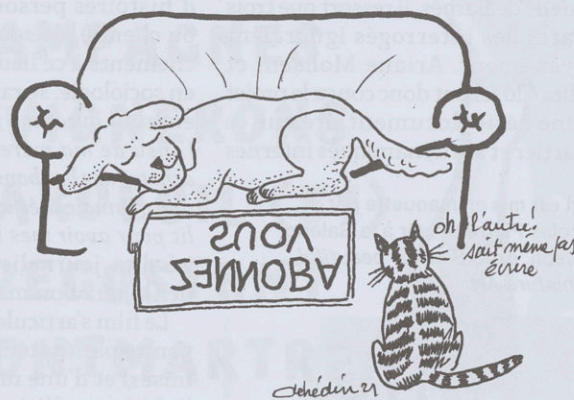
BULLETIN D'ABONNEMENT AU 18^e DU MOIS

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17€
- ☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29€
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56€
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger :35€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an :20€
- ☐ J'adhère pour 2 ans :40€
- ☐ Je soutiens l'association :80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)



Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris

Nom : Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info

LA MUE DU SQUARE LÉON

Apprécié par les plus jeunes comme par les plus âgés, le jardin est en train d'être rénové.

Le petit mais très fréquenté square Léon poursuit sa mue, dans le sillage du projet du Budget participatif approuvé en 2016. Après la première phase de travaux de rénovation en 2019 qui ont concerné l'aire de jeux, des éclairages et des espaces sportifs, la seconde phase s'est ouverte en octobre pour une réouverture prévue en janvier 2022. Parmi les aménagements les plus marquants, la pelouse centrale sera remise en état, enrichie de transats pour bronzer et de gradins sur son pourtour. Les terrains de sport seront totalement rénovés. Le terrain de basket sera adapté à la nouvelle pratique du 3x3 (discipline olympique pour 2024) et ne

comportera plus qu'un panier repositionné dans la largeur de la disposition actuelle. Côté foot, les cages, la pelouse synthétique et le grillage seront remplacés. Un terrain de pétanque sera créé du côté des actuelles tables de ping-pong, dont une sera supprimée. La fontaine de l'espace enfants côté rue des Gardes disparaît; un brumisateur est annoncé. Enfin, les fresques et les peintures seront rafraîchies et la végétation retravaillée. Du côté des entrées et de la circulation, de nouveaux dispositifs anti-scooters seront installés et un passage piétonnier effectuera la jonction entre les deux entrées sud, rue Saint-Luc et rue Léon. On attend avec impatience le nouveau square Léon. ● S.B.

Le projet détaillé est consultable sur les pages Parcs et jardins de paris.fr.

À LA MÉMOIRE DE TATI

Un documentaire est en préparation sur la marque au vichy rose et aux lettres bleues devenue symbole du quartier.

Deux jeunes documentaristes de la Goutte d'Or recherchent des témoignages sur le Tati de Barbès, définitivement fermé depuis le 30 septembre. Selon elles, la nouvelle cause surprise et tristesse mais, des mots rassemblés sur le marché de Barbès, il ressort que trois quarts des interrogés ignoraient l'événement. Ariane Mohseni et Lalita Clozel ont donc conçu le projet d'une série documentaire sur ce quartier et ses dynamiques internes

Tati est mis en maquette par Nicolas Pierre. A voir à la Galerie Joseph, expo *Small is beautiful*, Miniature Art.



Nicolas Pierre

Le film s'articulera autour de souvenirs parlés (témoignages anonymisés) et d'une maquette fidèle du lieu, au graffiti près, réalisée par Nicolas Pierre (actuellement exposée à la Galerie Joseph, 116 rue de Turenne, dans le 3e). Il traitera du « grand magasin et lieu historique » qui a fait se croiser classes populaires, immigration maghrébine ou russe rentrant au pays avec des sacs gonflés, ou moins populaires « qui coupaient les étiquettes avant de porter les vêtements ». ●

NOÉMIE COURCOUX-PEGORRIER

Si vous souhaitez témoigner: laclozel@gmail.com ou 07 67 04 13 89

BIBLIOTHÈQUE

ROBERT SABATIER ROUVRE ENFIN SES PORTES



Jean-Claude N'Diaye

Cette fois c'est la bonne. Le 5 octobre dernier le rideau s'est levé sur un immeuble entièrement rénové. Un outil conçu pour répondre aux besoins des habitants d'aujourd'hui. Visite guidée, étage par étage, de cette bibliothèque new look.

Le grand bâtiment de la rue Hermel gardait ses portes closes depuis septembre 2018. La réouverture, annoncée maintes fois, était sans cesse différée. C'est oublié. Dès le seuil franchi le changement saute aux yeux. Deux vastes fenêtres, percées côté rue Duc, laissent entrer la lumière. Les étagères trop serrées qui mangeaient l'espace ont disparu. Un coin tranquille est destiné aux lecteurs de journaux et d'ouvrages pratiques rassemblés ici. Une salle rendue modulable par une cloison coulissante accueillera les rencontres et les animations. On pourra aussi y travailler ou jouer. Des jeux de société sont en accès libre. Le bureau

d'accueil a été imaginé et réalisé par des élèves d'un lycée professionnel d'Asnières. La maquette en contre-plaqué sera bientôt remplacée par un meuble définitif en frêne.

Le premier étage est principalement consacré à la bande dessinée. On y trouvera aussi un pôle nature-environnement et un « fab lab »: une salle équipée d'une imprimante 3D, d'une découpeuse de vinyle et d'une machine à coudre servira d'abord à des ateliers organisés par les bibliothécaires, avant de s'ouvrir aux projets des habitants. L'étage donne sur une terrasse. Son aménagement est prévu pour le printemps 2022. On s'y adonnera au jardinage ou au farniente.

Le royaume des tout-petits

Le deuxième étage est le royaume des tout-petits. L'ensemble du mobilier leur est accessible. Un banc jonché de coussins court tout autour de la salle. Un coin douillet recevra les bébés des crèches venus découvrir la bibliothèque. A ce niveau a été également aménagée une salle réservée à l'aide aux devoirs.

Le troisième étage est le plus sérieux, le plus artiste, le plus philosophique. C'est ici que l'on dénicherait le livre d'histoire, l'ouvrage scien-

tifique sur les inventions ou l'astronomie, la biographie d'un peintre ou l'essai sur un courant de pensée. Le lieu de rendez-vous des lycéens, des étudiants, de tous les esprits curieux. En plus des livres, 12 000 CD et 14 000 DVD attendent d'être empruntés.

Coup de fourchette UN DÉJEUNER BERBÈRE À PRIX DOUX

Les (ré)travailleurs de la porte de Clignancourt peuvent lui dire merci. Depuis bientôt trois ans, le restaurant Pliage propose chaque midi, du lundi au vendredi, trois ou quatre plats kabyles à petit prix (11 €). A déguster à l'intérieur ou sur la petite terrasse. Une aubaine dans un quartier où les bonnes tables sont rares, à quelques exceptions près (comme l'Argentin Café Belgrano ou La Recyclerie). Avec un peu de chance, vous tomberez sur le délicieux tajine végétarien (poivrons, œufs, tomates, oignons), servi avec de la semoule fondante à souhait, ou sur un tajine de poulet aux beignets d'aubergine. On vous recommande également les bricks au gorgonzola et confit de figues. Si vous ajoutez une part de gâteau de semoule au rhum et une boisson, il vous suffira de déboursier 14 € (ou 12 € à emporter). Dans ce dernier cas, n'hésitez pas à apporter votre récipient pour limiter les emballages, la maison les accepte volontiers. ●



FLORIANNE FINET

Pliage, 82 rue Championnet, 09 54 61 90 91, métro Porte de Clignancourt ou Simplon

EN IMAGE



Jean-Claude N'Diaye

Kiosque Ornano, changement de « propriétaire »

Depuis le 1^{er} janvier, Rami et Léon, deux sympathiques frères, ont repris ce kiosque (le 1^{er} de la « nouvelle génération » inaugurée le 11 avril 2018 par Anne Hidalgo). Même si le métier n'est pas facile (longues heures, petit revenu, pas de toilettes), ils apprécient le contact avec les habitants « sympas » du 18e. Leur meilleures ventes ? *Le Parisien*, *Aujourd'hui* et *Le Canard Enchaîné*. Le (bon) petit café à 1 € qu'ils proposent va bien avec le 18e du mois que vous trouverez en bonne place. S.C.

2 boulevard Ornano, ouvert de 7 h à 19 h, fermé le dimanche après-midi.

AUTHENTIQUES
VIGNERONS
de MARDEUIL

LA CAVE D'ÉDOUARD
83 rue Lamarck, 75018 Paris

Les
CHAMPAGNES
des VIGNERONS
de MARDEUIL (51)
se DEGUSTENT
à MONTMARTRE



DU 1^{ER} OCTOBRE AU 19 DÉCEMBRE 2021
DU VENDREDI AU DIMANCHE
UN VIGNERON CHAQUE SEMAINE
DEGUSTATION ET VENTE DE CHAMPAGNE

Suivez-nous! #vigneronsmardeuil et www.vigneronsmardeuil.fr

LA PORTE DE MONTMARTRE, PIONNIÈRE DU ZÉRO DÉCHET

Trois ans après avoir lancé la première voie zéro déchet de la capitale, la rue de Paradis dans le 10e, Paris généralise l'expérience à d'autres quartiers. Dans le 18e, les élus chargés de la politique du zéro déchet et de la propreté de l'espace public ont proposé au maire de choisir la porte de Montmartre.

Pour Thierry Cayet et Frédéric Badina-Serpette, il s'agit de « toucher un quartier populaire et de trouver une unité de lieu cohérente, en matière de bailleur social comme de dynamique associative et citoyenne ». Le retour d'expérience de la rue de Paradis peut-il servir aux autres arrondissements de la capitale, notamment à la porte de Montmartre ? En effet, il s'agit de quartiers très différents sociologiquement ainsi que par leur type d'habitat et il s'avère difficile de disposer d'un bilan précis et consensuel des résultats obtenus dans le 10e. Selon la Ville, le volume des déchets produits aurait diminué de 18 % en un an, grâce « à la mobilisation des habitants, des commerçants, des professionnels et même des écoliers, soit l'équivalent de plus de 53 tonnes d'ordures ménagères évitées ». Mais en l'absence d'un bilan détaillé de l'opération, les nouveaux quartiers adeptes du zéro déchet doivent trouver leur propre voie.

Modifier les habitudes

C'est d'ailleurs l'idée même de la démarche: les nouveaux usages doivent se développer au plus près du terrain. Vincent Lacote, directeur de la Maison Bleue, le centre social et culturel choisi pour mettre en œuvre l'expérience porte de Montmartre, souligne: « La première étape, essentielle, sera de bien cerner les

pratiques actuelles des locataires pour l'utilisation des poubelles et le tri. Ce recensement est indispensable pour identifier les problèmes actuels et les besoins. Cette approche qualitative permettra, dans une deuxième phase, de formuler des propositions adaptées. » La subvention de 20 000 €, attribuée par la Mairie, financera le mi-temps d'une coordinatrice. Elle sera aussi utilisée pour des actions de sensibilisation notamment dans les halls d'immeuble, avec les partenaires: Ville de Paris, Mairie du 18e, direction de la propreté, Paris Habitat, les associations, les commerçants.

Un avis pleinement partagé par Thierry Cayet, ardent défenseur du zéro déchet et bien placé pour contribuer à sa mise en œuvre. Gardien d'immeuble à Paris Habitat, LE bailleur social de la porte de Montmartre, cet élu connaît le lieu et ses habitants. « Ici, les gens sont très concernés par ce sujet. Pourtant, modifier profondément les habitudes nécessite un travail important de pédagogie et de mobilisation. Même le remplacement des bouteilles d'eau en plastique par une gourde pouvant être remplie indéfiniment et gratuitement ne va pas de soi! Tous les acteurs de la cité doivent y contribuer. Je pense par exemple aux salles de sport, qui doivent cesser d'utiliser du matériel jetable. »

Sur le marché du boulevard Ney, un bac à compost recueille les déchets biodégradables. Des

paniers, distribués aux habitants, incitent à les rapporter. Pour les objets plus importants, il faut convaincre les habitants de leur donner une deuxième vie en les confiant à un atelier de réparation ou à une recyclerie.

Actions à tous les niveaux

Frédéric Badina-Serpette, élu en charge du réemploi et de l'économie circulaire, souligne que la densité du tissu associatif et la présence d'entreprises d'économie solidaire dans le quartier sont un atout important pour la réussite du projet. « Ils permettront, explique-t-il, de donner une deuxième vie aux objets. La prise de conscience des jeunes jouera aussi un rôle essentiel: 29 % de la population a moins de 25 ans, une proportion plus élevée qu'ailleurs dans le 18e. » Le quartier compte nombre d'établissements scolaires, des centres d'animation, une bibliothèque... Autant de lieux de sensibilisation. Cette évolution suppose une action menée à tous les niveaux: éducation, logement, service propreté de la ville, commerces... Parallèlement, le traitement des déchets va évoluer. Des bornes destinées à la collecte des déchets alimentaires vont être installées sur plusieurs points du secteur. Et tous les quartiers parisiens devraient bénéficier, en 2024, d'une troisième collecte hebdomadaire des poubelles jaunes pour répondre à l'augmentation de leur contenu.

Le lancement officiel de l'expérience aura lieu le 15 novembre*, avec les habitants et la participation des « Alchimistes », spécialistes de la collecte et du recyclage des biodéchets. ●

DOMINIQUE GAUCHER

*École, 8 rue Françoise Dorléac, 18 h.

VOYAGE AU CŒUR DE LA CARTE POSTALE

Toutes les lignes de bus ne se ressemblent pas. Nous avons embarqué à bord de l'ex Montmartrobus, avec Thomas l'un de ses chauffeurs, lui-même habitant de Montmartre.



Il faut afficher une certaine ancienneté pour être nommé ici. » Thomas Freundel, 59 ans, est l'un des 17 chauffeurs du minibus qui traverse la Butte de part en part. Il a pris le volant sur cet itinéraire au moment où le Montmartrobus devenait la ligne 40 et se voyait prolongé au sud jusqu'à Notre-Dame-de-Lorette. A la RATP depuis à peine six ans, en venant prendre son service à deux pas de chez lui il a découvert « presque un autre métier ».

« Travailler sur la 40 c'est un peu comme travailler dans une petite ville de province, résume-t-il. On repère vite les habitués. La majorité sont des gens du quartier. » Comme Alain et Dominique, habitants retraités de la rue Tardieu, qui enjambent régulièrement la Butte avec le véhicule pour se rendre à la mairie ou fréquenter les commerces de la rue du Poteau.

La ligne est très demandée par les machinistes, selon Thomas. « Pour moi, c'est la plus belle de Paris. » Il suffit de débouler en haut de la rue Lamarck, arrêter Utrillo, pour voir l'horizon s'ouvrir largement sur le ciel du moment. Bleu pommelée, gris automnal ou rose du crépuscule. « Des touristes applaudissent parfois en arrivant place du Tertre. » Ici, on est loin du stress des embouteillages, des véhicules garés en double file, ou des deux roues



De 6 h 30 à minuit, entre Jules Joffrin et Le Peletier, la ligne 40 arpente la Butte, avec un petit air bucolique.

Dominique Dugay



qui zigzaguent à toute allure. Même s'il faut parfois s'accrocher à son fauteuil dans les ruelles pentues et parfois en devers.

Un conduite technique

« C'est aussi la ligne plus difficile. » Il faut avoir la manœuvre habile dans les rues étroites. Un véhicule mal stationné, la pluie qui rend le pavé glissant, les touristes qui déambulent, imposent à Thomas une attention de tous les instants. « C'est aussi la première ligne électrique, pour

laquelle il faut une conduite très technique, observe le machiniste. Tout réside dans le positionnement du véhicule au début de la difficulté. » Quelques virages comme celui de Durantin-Tholozé sont toujours spectaculaires.

A cause du Covid et de la condamnation de la porte avant, les échanges avec les passagers sont devenus moins nombreux, même si la petite taille du véhicule entretient la proximité. Le bus a maintenu son service durant le confinement. « Nous étions parfois la seule occasion de sortir pour certaines personnes, confie Thomas. Je crois qu'elles avaient compris que la police ne vérifiait pas les autorisations dans les bus. Elles en ont un peu profité. »

La ligne demeure fréquentée surtout par des Montmartrois. « Quelques touristes aussi. On les reconnaît car ils ne disent pas bonjour. Et puis des gens qui travaillent tard dans la restauration. » Mais pas de fêtards, ni l'affluence des heures de pointe. Arrivé à Le Peletier, le circuit est pratiquement terminé. « On est obligés de descendre ici ? » demandent trois touristes italiennes au terminus. Pas la peine, le « grand huit », comme l'a surnommé un autre chauffeur de la ligne, ne fait jamais de longue pause et repart bien vite. Thomas a compté, il a accompli 2 300 « tours de manège » depuis qu'il est arrivé. ●

SANDRA MIGNOT

UN AMÉRICAIN AUX ABBESSES

Depuis le confinement, Paul Susel joue dans les rues du quartier Abbesses. Une solution pour atténuer les effets de la crise, tant pour sa bourse que pour le moral des habitants.

Depuis le confinement de mars 2020, des notes de violon résonnent sur la Butte. Elles sont l'œuvre de Paul Susel, musicien américain installé en France depuis une trentaine d'années et habitant Pigalle depuis 2008. Comme beaucoup d'artistes, la crise sanitaire l'a pris au dépourvu, quelques mois après avoir perdu un contrat de travail important, dans un spectacle western à Disneyland. « Plus aucun concert ni enregistrement, plus de festivals ni de bars où gagner un cachet, pendant un an et demi, ça a vraiment été difficile. »

Alors, ce sont les habitants des Abbesses qui ont profité de quelques sonates de Bach, de morceaux de Lully ou de Jean-Marie Leclair (1697-1764), d'un peu de musique traditionnelle irlandaise ou encore de son interprétation de Words (The Christians). Un accompagnement musical apprécié par les télétravailleurs et autres confinés. « Pendant le confinement et les périodes où les bars étaient fermés, les gens ont bien joué le jeu, ils étaient généreux avec moi », apprécie le musicien qui n'avait jamais joué seul dans la rue auparavant. « Il y a quelques années, j'ai joué en groupe. C'était différent, à



Thierry Nectoux

l'époque on vendait encore des CD. Et on pouvait se faire jusqu'à 100 à 150 euros par jour. »

« Maintenant que tout est réouvert, ça devient un peu plus difficile d'obtenir quelques pièces, on dirait qu'on ne dépense plus que pour la restauration », observe-t-il. Surtout, les passants ont de moins en moins d'espèces sur eux. Cet été, Paul a enfin retrouvé un contrat

en tant que professeur de musique, ce qui explique qu'on le voit moins désormais dans la rue. Il a cru voir se profiler la sortie du tunnel. Pourtant, l'artiste n'a pas encore reçu le moindre bulletin de paie... « Tout va s'arranger quand je serai payé », se rassure-t-il. On l'espère pour lui. Même si cela signifie de ne plus entendre son violon résonner dans le bas Montmartre. ● S.M.

LA CHAPELLE

CANOPY: FERMETURE ANNONCÉE

La galerie Canopy, lieu culturel et d'expression artistique, risque de fermer. Depuis son ouverture en 2006, le lieu « apporte de la respiration » dans ce bout du 18e qui en a bien besoin. Marie-Line Tassius explique les raisons de cette fermeture programmée.

Marie-Line et Charlotte (cofondatrices) ont créé Canopy parce que « tout le monde a droit à la culture ». Elles ont souhaité ouvrir une galerie d'art dans un quartier cruellement dépourvu de tels espaces pour exprimer son dynamisme culturel. Elles espèrent également « combattre les préjugés négatifs qui y sont attachés ».

Elles louent un local d'environ 50 m² (auparavant un atelier clandestin) place des Messageries de l'Est à un bailleur privé, depuis décembre 2005. Après quelques travaux, elles ouvrent en mars 2006. Le bail est à leur deux noms et non à celui de l'association. Elles payent le loyer sur leurs propres deniers (500 € chacune).

Leur vision de Canopy ? « Un espace culturel, un espace vierge où les choses peuvent se créer, où tout peut se passer », où elles couvrent effectivement « tout le spectre de l'art contemporain » (vidéo, danse, slam, street-art, musique...). Il faut noter que la galerie ne fonctionne qu'avec des bénévoles, que les fondatrices ne sont pas rémunérées et que le financement est assuré par les expositions (250 € pour exposer) et les commissions sur ventes. Pendant plusieurs années, Marie-Line et Charlotte ont multiplié les projets artistiques et culturels



Canopy



et atteint un équilibre financier qui « leur donne leur liberté d'action ».

Trafics et dégradation du quartier

« Mais en 2014, ça a commencé à gripper ». Elles assistent à l'arrivée de la première vague de migrants avec les matelas à même le sol et « les distributions de nourriture juste devant leur grille ». Les visiteurs ne viennent plus, les artistes non plus, elles doivent renoncer aux 250 € de location de la galerie et se contentent des commissions mais les ventes chutent. Elles assistent, impuissantes, aux trafics qui s'installent sur la place et à « l'exploitation des réfugiés ».

Les affaires reprennent tout doucement jusqu'en 2019 où l'élan est de nouveau brisé par les grèves

de décembre, leur rideau de fer cassé. Charlotte « commence à en avoir marre » et abandonne. Le pire est à venir avec le confinement de mars 2020 et une exposition qui ferme le lendemain même de son vernissage.

Marie-Line alerte très vite la Mairie du 18e sur ses problèmes de trésorerie et ses retards de loyer. Violaine Trajan, adjointe au maire du 18e chargée de la culture, lui suggère de faire une demande de subvention de fonctionnement auprès de la mairie centrale, sans réponse à ce jour. Aux problèmes financiers s'ajoutent des problèmes de sécurité (des « visiteurs agressés devant la galerie »), des incivilités. Et, même si, comme le dit Marie-Line, il faut « accepter la ville et le dehors comme il est », sa motivation, et celle de Jane, qui l'a rejointe, est en baisse et l'envie de partir très forte. Mais où aller ? Elles visent un Soho à Chapelle International, rencontrent la régie immobilière qui en demande 2 500 €. Beaucoup trop cher pour elles.

Marie-Line souligne qu'elle « n'a jamais rien demandé » et reconnaît que la mairie du 18e les « a toujours bien aidées » en finançant trois ou quatre de leur projets par le biais de la dotation culture. Violaine Trajan se dit en effet « attentive » à la situation et « fière que Canopy soit dans ce quartier ». Elle espère que l'aménagement prévu de la place des Messageries de l'Est et des patrouilles plus fréquentes de la police municipale contribueront à rendre sa tranquillité au site.

Mais Marie-Line, qui reconnaît que « la mairie du 18e est à la limite de ce qu'elle peut faire », se dit « enragée et découragée par le non-soutien de la DAC (Direction des affaires culturelles) et de la Ville de Paris ».

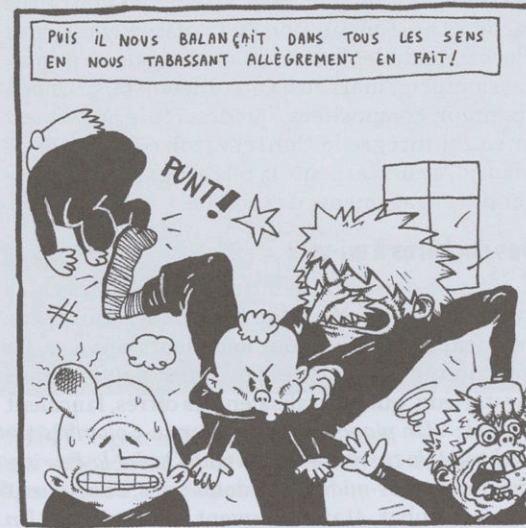
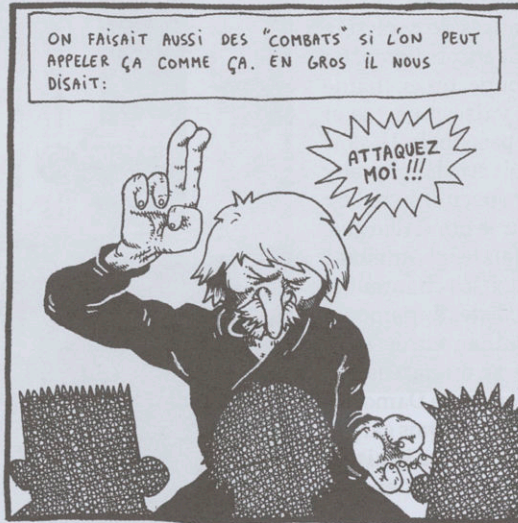
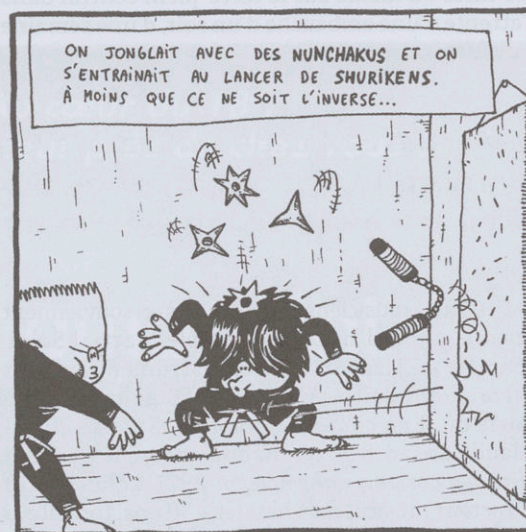
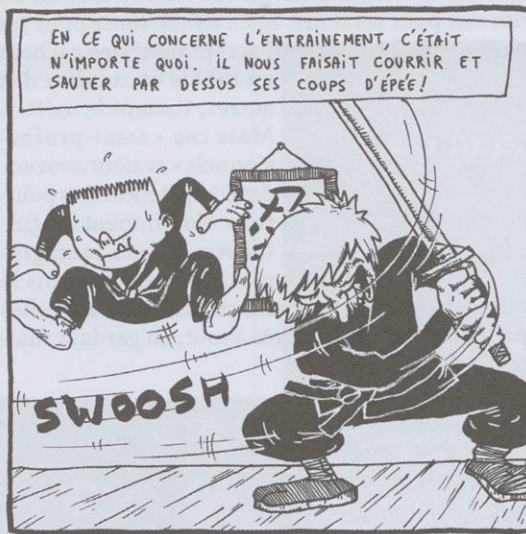
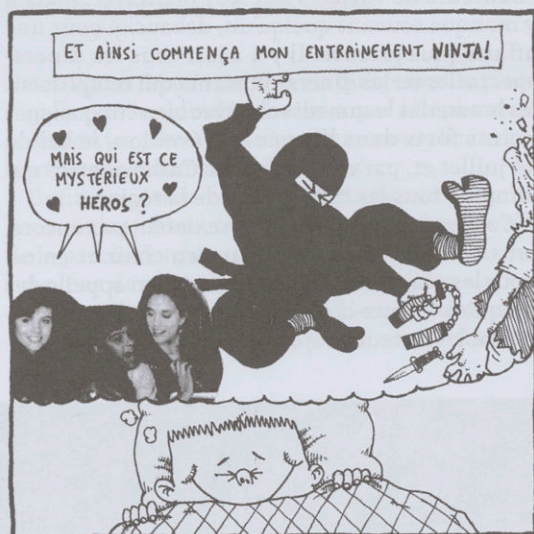
Pourtant Canopy, « lieu modeste mais avec une galaxie de gens », a reçu en quinze ans d'existence des personnalités et artistes de renom : B. Mbaye Diop, historien de l'art, ainsi que Christiane Taubira y sont passés, des artistes comme « Hydran Lo, seule femme française qui se démarque dans le street-art » ou Yola (artiste polonaise) qui « a des murs partout jusqu'à Los Angeles » y ont exposé. Mais Marie-Line nous le redit, elles ne « peuvent pas apporter la culture si elles ne sont pas soutenues ». ● SYLVIE CHATELIN

19 Rue Pajol, 01 40 34 47 12, 06 03 69 10 49,
<https://www.espacecanopy.fr/>

La BD

Le ninja de place de Clichy

Quand il était enfant, Gorka Uztarroz, jeune habitant du quartier des Grandes Carrières, a vécu une drôle d'aventure. Désormais adulte, dessinateur amateur et réinstallé dans le 18^e, il vous livrera chaque mois un épisode de son épopée d'apprenti ninja en bande dessinée. Et si son dessin vous plaît, découvrez en davantage sur www.gorkauztarroz.com



À SUIVRE...

AU ROND-POINT DES MUSICIENS, UN CONTRAT POUR LA SOIRÉE !

Pendant plus de trente ans, place Pigalle, s'est tenu tous les mardis un marché, officieux mais toléré, la Bourse aux musiciens. Sortis de nulle part, des intermédiaires douteux mais aux informations fiables venaient proposer aux artistes de jouer dans le milieu de la variété, émanation du music-hall.

La place Pigalle, à l'exacte couture des 18^e et 9^e arrondissements, a longtemps été fréquentée par des musiciens. Ce qui est aisément compréhensible vu le grand nombre d'établissements qui ont fleuri dans un périmètre restreint. On n'y compte plus les caf'conc en 1900 : beaucoup ont laissé leur nom à la légende (*Le Chat noir*, *Le Ciel*, *L'Enfer*, *Le Cabaret des Quat z'Arts*) ; d'autres existent encore avec des vocations un peu différentes (*le Moulin Rouge*, *la Cigale*, *le Trianon*). Ce fourmillement de musiques populaires explique qu'autour du proverbial jet d'eau se soit développé un genre d'arrière-boutique de la profession : la Bourse aux musiciens, dont les heures de gloire commencent après la Libération jusqu'à la fin des années 70.

Tous les jours aux périodes les plus fastes, mais le mardi seulement quand le travail s'est raréfié, de 18 h à 20 h, les artistes venaient traîner dans les cafés ou même sur le terre-plein central dans l'attente d'une embauche d'un soir, d'une semaine ou d'une saison.

« Martial Solal, Jean-Claude Casadesus, Bernard Lubat ont arpenté la place Pigalle pour trouver des engagements de fortune. »

Quelques musiciens chevronnés s'en souviennent encore aujourd'hui. Par exemple Martial Solal, pianiste de jazz virtuose et instrumentiste tout terrain, qui quitte Alger en 1950 pour arriver à Paris où il ne connaît personne. Et aussi Jean-Claude Casadesus, qui habite encore le quartier (*lire son portrait dans notre n°292*). Celui qui fut directeur musical du Châtelet à 30 ans, fondateur et directeur de l'Orchestre musical de Lille pendant quarante ans (de 1976 à 2016), conseiller musical de Pierre Mauroy en 1981, a débuté sa carrière comme percussionniste qui courait le cachet. La fréquentation de la place Pigalle était alors inévitable. Bernard Lubat, également percussionniste, mais aussi accordéoniste, pianiste, chanteur, compositeur, qui déserte le Sud-Ouest lorsqu'il intègre le Conservatoire de la rue de Madrid, a aussi arpenté la place Pigalle pour trouver des engagements de fortune.

Des enchères à mi-voix

Il existait donc, sur le bitume ou dans les cafés avoisinants, une sorte de foire où les musiciens venaient se montrer pour louer leurs services. Ça fonctionnait à la criée. Quelques personnages mystérieux, qui centralisaient les offres, lançaient l'appel : « Un piano pour La Garenne-Colombes samedi soir ! Un trombone rumba pour Ozoire-la-Ferrière dimanche après-midi ! » Les demandes, se souvient Bernard Lubat, étaient souvent composites : « Un



La place Pigalle dans les années 1950.

piano-accordéon-voiture pour Rambouillet demain soir ! » Les poly-instrumentistes, les multi-styles, les motorisés sont forcément avantagés.

On dit même que les cafés avaient leur spécialité : *Les Omnibus* pour les musiciens blancs, *Le Parisien* pour les noirs. Et *La Renaissance* pour les semi-professionnels qui acceptaient des cachets

au rabais et, au dire des autres, tuaient le métier. Mais ces « semi-professionnels » avaient souvent des compétences très pointues. Notamment les guitaristes de fado, immigrés portugais, électriciens le

jour et artistes la nuit, sans parler des Manouches qui s'adaptaient à peu près à tout, en gardant malgré tout un soupçon d'accent gitan !

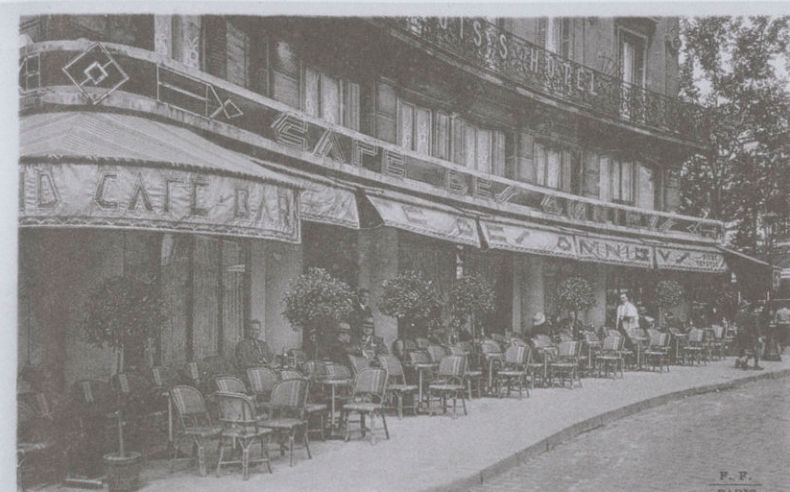
Tous les instruments sont concernés, mais encore faut-il savoir se glisser dans la manière de l'orchestre qui vous embauche : dans les années 1950, les danses de caractère ont encore le vent en poupe, on enchaîne la valse-musette et le pasodoble. Le slow doit être langoureux et susciter le baiser sur le point d'orgue. Mais les chanteurs à voix, les chanteuses réalistes aux amours malheureuses, sans cesse menacées par le surin de Damoclès d'un mauvais garçon qui les a séduites, remplissent encore les salles.

Au début des années 60, le yé-yé débarque : il faut électrifier sa guitare et se payer la Gibson qui fait la différence. Alors les musiciens se font concurrence, mais il y a encore de la place pour les chanteuses. Et pour être chanteuse d'orchestre, il faut faire face au public. C'est-à-dire sans partition ! Et donc connaître par cœur une bonne centaine de chansons plus ou moins à la mode, paroles et musique !

L'âge d'or de la variété

Pendant toute cette période, assez active pour les musiciens, la musique vivante est encore très présente : il y a les dancings, tous les soirs de la semaine ; il y a les galas pendant les week-ends. Dans les salles municipales, les théâtres, les Maisons de la culture qui se développent à l'appel de Malraux et qu'on appelle encore les MJC (Maison des jeunes et de la culture), on va écouter et on va danser. Les chanteurs de variétés ont leur orchestre, mais il y manque souvent quelqu'un, débauché pour une affaire plus juteuse. Il y a aussi tous les diners-spectacles ou les diners-dansants qui remplissent les brasseries le samedi soir. Avec bien sûr quelques points forts dans l'année : le réveillon, le bal du 14 juillet et, paraît-il, celui des Catherinettes qui aimante tous les célibataires de la région.

Comme les synthétiseurs n'existent pas encore, on a aussi de vrais musiciens, en chair et en os, pour les séances de studio, ceux qu'on appelle des « requins ». Ceux-là doivent, de surcroît, être d'impeccables lecteurs, capables de déchiffrer une par-



Café des Omnibus, 13, Place Pigalle, Paris — R. C. S. 239-278



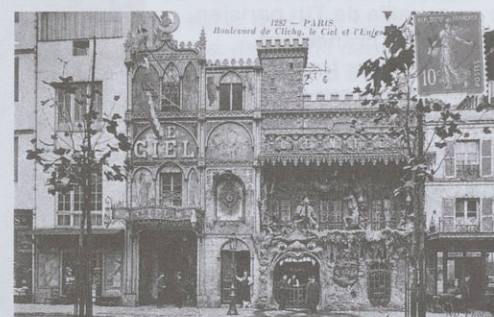
Le grand café *Les Omnibus*, au 13 bis de la place Pigalle, était connu comme le « marché aux musiciens » jusqu'à la fin des années 1960. Il tenait son nom de la ligne d'omnibus à traction animale Pigalle-Bercy, établie à côté de « La Poste aux Chevaux ». Les omnibus avaient disparu, mais le nom était resté jusqu'à

récemment, remplacé par *Les vedettes* (ci-dessus), sans qu'on sache de quelles vedettes il s'agit ! Il est vrai que quantité d'artistes, peintres, écrivains, musiciens, des impressionnistes dont c'était un lieu de rendez-vous, aux surréalistes s'y sont attablés.

tion à vue. Mais très vite, ils quitteront la place Pigalle : on les joindra chez eux par téléphone et ce seront les premiers accros à une nouvelle invention, le répondeur téléphonique !

Enfin pour tous ceux qui travailleront jusqu'au bout sur le trottoir, une pratique reste sacrée, celle de la parole donnée : pas de contrat, pas de signature, pas de papier ; si on dit oui, on sera au bon endroit à l'heure dite. Sinon, on est grillé pour le reste de sa carrière ! ●

YVAN AMAR



La Cigale (à gauche), Les Quat z'Arts (en haut), Le Ciel et L'Enfer (ci-dessus) vers 1900.

Création de sculptures
en matériaux récupérés avec

Ange & Dam

artistes sculpteurs

Vous aimez récupérer,
glaner, collectionner les bouts
de ficelle, les bois flottés,
les vieux outils...
Apportez vos merveilles
pour réaliser votre
« Recycllette ».

**Samedi 27
et dimanche 28
novembre
de 14 h à 17 h**

50 rue Labat, 01 53 28 28 14
<https://www.angeetdam.com/recycllettes.html>

Coût du stage : 100 € /personne, maximum 4 personnes

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**

promoprint
imprimerie - offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE

Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, fêtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE

Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'information, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

Expo

DEMAINS

Jusqu'au 12 décembre, Art-exprim, 87-89 rue Marcadet, métro Jules Joffrin, du mercredi au samedi de 14 h à 19 h, 01 42 62 18 08, art-exprim.com

L'association culturelle Art-exprim propose de découvrir les projets artistiques d'Éloïse Baille, Ilona Miknevičute et Ikhyeon Park. Ils ont été menés dans les squares et jardins du 18e, à la résidence Valentin Abeille (ainsi que dans le 13e et à Pantin), dans le cadre du festival Arts en espace public. Cette présentation rend compte également des liens tissés avec les habitants de ces différents lieux. *Demains s'inscrit* dans le parcours artistique Echo.s : art, nature et engagement qui articule une programmation autour de trois expositions, *Demains, Vivants !* et *Brûlures* (les deux derniers volets seront exposés au sein de l'Espace Frans Krajcberg dans le 15e). A.K.

Expo affiches

Y'A PAS BON LES CLICHÉS !

Jusqu'au 22 décembre à la MVAC, 15 passage Ramey, métro Jules Joffrin, 01 42 23 20 20, mardi, mercredi, vendredi de 10h à 18 h 30, jeudi de 13h 30 à 19 h, samedi de 10h à 14h



L'association Remem'beur et la Maison de la vie associative et citoyenne invitent à découvrir l'exposition *Y'a pas bon les clichés*. S'appuyant sur 25 affiches aux slogans publicitaires détournés avec humour, l'expo propose un récit vivant pour mieux comprendre la naissance des stéréotypes et préjugés racistes en posant un regard inédit sur notre société et le vivre ensemble. Ali Guessoum, fondateur de l'association Remem'beur « souhaite sortir du climat de confrontation et de clivage dans lequel nous baignons en permanence en trouvant le ton juste, les bons mots pour initier un dialogue et une remise en question ». A.K.

RENCONTRE

RICARDO SUANES, ARCHITECTE ET ARTISTE

Alors que la session automnale du festival Traverses est annoncée, rencontre avec son fondateur, profondément ancré dans l'arrondissement.

Quelques jours du lancement de la session automnale du festival Traverses, Ricardo Suanes est sur tous les fronts. Finalisant l'exposition de ses dessins et photos, Korpus, qui vient en écho à la représentation unique des trois spectacles du 12 novembre, il met encore une fois en résonance la danse contemporaine avec des créations graphiques. Nous le rencontrons au 104, juste avant la répétition avec ses danseurs.

Quand Ricardo enlève son masque et sa casquette noirs, on découvre une belle barbe blanche de patriarche et un regard malicieux. « *Je n'ai pas l'habitude de parler de moi...* », avance-t-il, presque timidement. Son histoire commence au Chili, où il est diplômé d'architecture et d'urbanisme. Après la prise de pouvoir de Pinochet en 1973, il remporte un concours et est invité en France. « *Je rêvais de poursuivre mes études à l'Ecole nationale supérieure des Arts décoratifs* » dit-il, un peu songeur quant à cette époque



lointaine. Il en sort également diplômé.

En 1976, l'architecte s'installe donc en France, apprend la langue qu'il parle maintenant parfaitement, avec le joli accent de son pays, commence à exercer en tant qu'architecte tout en créant et exposant dans différentes galeries, à la BNF, au Centre national de la danse, et bien d'autres lieux d'Amérique latine, des USA et d'Europe. Que ce soit pour les projets d'architecture ou d'urbanisme : « *Mon envie était*

de travailler avec et pour les gens. Quand j'ai pu me mettre à mon compte, j'ai enfin pu proposer des projets conçus dans ce sens. »

Sauver la Goutte d'Or

A la Goutte d'Or, Ricardo vit sa première expérience marquante du collectif. Pour lutter contre l'insalubrité et les divers trafics qui y régnaient, un projet de tout raser et tout reconstruire, sur le modèle du 13e arrondissement, avait été émis par le gouvernement de Jacques Chirac. Très

ENGAGÉ

vite, habitants et associations se sont mobilisés pour sauver leur quartier. Une des premières victoires de ce type à Paris. Ricardo y a participé avec la construction d'un bâtiment achevé en 2007. Sur un terrain en friche de la rue Richomme, il a érigé, en dialogue avec les habitants, des ateliers d'artistes, des logements attenants, et un espace pour la création d'une fresque renouvelable.

Il s'investit ensuite dans la lutte autour de la réhabilitation de la Halle Pajol. Ici aussi la mobilisation des habitants et associations est capitale. Elle a permis de négocier l'installation d'équipements qui faisaient défaut dans cette partie de l'arrondissement, plutôt que de nouveaux logements. « *La destruction de la charpente métallique de la halle, trésor architectural, me fendait le cœur.* » Partie prenante de la cellule de prévisualisation, nom donné au collectif engagé dans le dialogue avec les élus, Ricardo a participé activement aux nombreuses réunions avec architectes, sociologues, maîtres d'œuvres et élus pour que chaque voix soit prise en compte.

« Qu'est-ce qu'on fait après ? »

Quand la Halle a été finalisée, Ricardo Suanes avait plusieurs envies : faire participer les habitants, proposer un événement pé-

renne de haut niveau artistique, qui permette l'identification du lieu, et faire vivre ses passions dans la création de formes d'art plastique en dialogue avec la danse contemporaine, dont il est un fervent amateur et connaisseur. Le festival Traverses est né et existe aujourd'hui sous sa forme bisannuelle : un temps dans l'espace public au printemps, et une représentation unique à l'automne associée à une exposition. De grands noms de la danse contemporaine y ont déjà été invités, de Thomas Lebrun à Raphaëlle Delaunay, de Christine Bastin à Ousmane Sy, récemment décédé...

Mais l'heure tourne, les danseurs arrivent pour leur répétition, on ajuste le temps d'évoquer quelques projets dans l'arrondissement en profonde mutation : l'Arena, Chapelle-Charbon, Chapelle International, Gare des Mines/Fillettes... Autant de beaux projets en perspective. « *On se retrouve le 5 novembre pour le vernissage de l'expo à l'auberge de jeunesse, et le 12 pour le spectacle.* » Ricardo attend un public nombreux, curieux, pour partager avec lui ses passions d'artiste. ● CORNÉLIE PAUL

Festival Traverses, vendredi 12 novembre à 20 h à la Halle Pajol, esplanade Nathalie Sarraute, métro La Chapelle ou Marx Dormoy. Tarif spectacle 8€. Tarif réduit 5 € pour : les habitants de La Chapelle, les demandeurs d'emploi, les étudiants et les - de 18 ans. Réservations au 06 23 01 18 09 ou par mail : groupetraverses@gmail.com

Dans le hall de la salle de spectacle : « Korpus » expo de dessins et photographies du 5 au 28 novembre, gratuite et ouverte à tous, de 14 à 19 h.

Concert

UN BARYTON, DE LA PAROISSE AU CABARET



Le jeudi 18 novembre, 18h30, salle paroissiale de l'Église Saint-Pierre de Montmartre, métro Abbesses, réservations 01 42 57 68 39.

Pour célébrer le 400e anniversaire de la naissance de Jean de La Fontaine, Pierre-François Lamiraud, baryton, revient en acteur avec son interprétation des fameuses *Fables*. Dits ou chantés, ces classiques seront accompagnés des créations d'autres poètes (Prévert, Hugo...) permettant de varier les plaisirs.

Le 28 novembre, 14 h, Le Lapin agile, 22 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, renseignements et réservations par mail : p.lami@hotmail.fr ou 06 60 78 21 75

Un autre rendez-vous à ne pas manquer à Montmartre le dimanche 28 novembre (dans l'après-midi), au célèbre cabaret Au Lapin agile pour un récital lyrique. Pierre-François Lamiraud, accompagné de la pianiste Hiroko Tsuchiya, donnera notamment *Les Nuits d'été* de Berlioz, *Les Chansons villageoises* de Poulenc...

THÉÂTRE

VOYAGE ENTRE SOUVENIRS ENFOUIS ET CHOC DU PRÉSENT

Un sujet délicat traité avec élégance qui célèbre la résilience... grâce au théâtre !

C'est en répétant le rôle de Tartuffe et grâce à l'amitié de sa partenaire sur scène que Mathias, le personnage principal du *Complexe de Dieu*, se retrouve confronté à un passé qu'il a refoulé depuis l'enfance mais qu'il parviendra à dépasser : celui d'un adolescent abusé par un prêtre.

Quatre comédiens engagés défendent les personnages de cette histoire, malheureusement plus banale qu'on ne le pensait, comme le révèle le rapport Sauvé. Ils nous entraînent dans un passé peuplé d'une mère, elle-même abusée par un prêtre et qui se réfugie dans la religion pour ne pas affronter ses démons, d'un prêtre pervers qui use de sa connaissance de la psychologie adolescente et de son pouvoir pour séduire ses jeunes ouailles, d'un jeune garçon qui se cherche. Et dans un présent où, grâce à l'exigence du théâtre et d'un metteur en scène, un jeune acteur talentueux que ce traumatisme a

conduit à mener une vie violente, à risques, finit par mettre des mots sur son histoire. Le thème est cruellement d'actualité, la mise en scène de Jean-Luc Voyeux n'épargne pas au spectateur des détails dérangeants. C'est peut-être cette volonté de tout montrer, de tout dire qui pêche un peu dans le spectacle, dont le texte, écrit par Antony Puiraveaud, aurait pu



jouer sur plus de subtilité, moins de stéréotypes. Mais il est des vérités bonnes à dire et le spectacle pose finalement la question des responsabilités. ● DOMINIQUE BOUTEL

Le *Complexe de Dieu*, jusqu'au 8 décembre, au Funambule Montmartre, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, lundi et mercredi à 19 h, 01 42 23 88 83, funambule-montmartre.com

THÉÂTRE

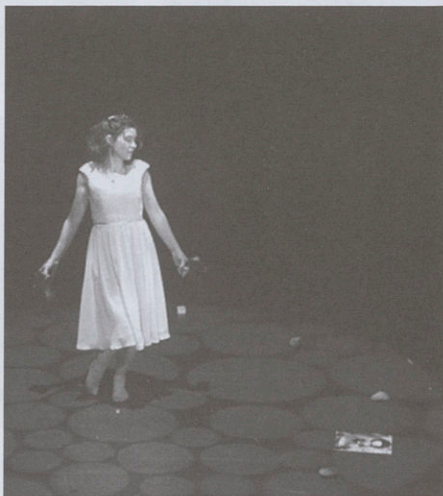
AU LMP, UN AMOUR SANS

Portrait de deux femmes libres qui vivent leurs passions sans souci du regard des autres, sublimé par l'écriture obsédante d'un auteur ivoirien et une scénographie poétique semée de fulgurances visuelles.

Aimez-vous les uns les autres». Sur la scène du Lavoir moderne parisien, l'actrice – qui joue le rôle d'Arletty – déclame son adhésion au message chrétien tout en se déclarant « *athée, Dieu merci* ». Ce paradoxe n'est pas le seul de cette pièce qui reprend le texte très bien ciselé de l'Ivoirien Koffi Kwahulé. Une actrice dans sa loge (remarquable Julia Leblanc-Lacoste) retrace des éléments de sa propre vie (elle est enceinte) et interprète Arletty à un moment très particulier de son histoire. A la Libération, cette grande actrice populaire a, en effet, été inquiétée pour avoir entretenu

une liaison amoureuse avec un officier de la Wehrmacht : elle sera astreinte à une résidence surveillée pendant 18 mois. Avec sa gouaille de Titi parisien, Arletty défend crânement, devant un policier français, la pureté de son amour qui ne remet pas en question son patriotisme. « *Mon cœur est français, mais mon cul est international* », clame-t-elle. C'est toute la question de la liberté des femmes à disposer de leur corps qui est posée de façon directe dans cette pièce.

Julia Leblanc-Lacoste dans le rôle d'Arletty

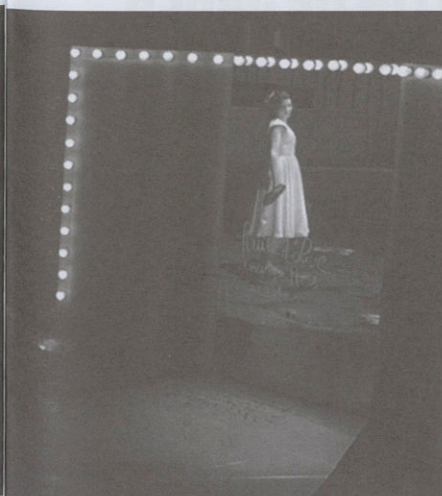


FRONTIÈRES

L'histoire, la grande, celle d'une Nation, n'a pas toujours à voir avec nos histoires, petites ou singulières, faites de

subjectivité. Arletty incarne à merveille la figure d'Antigone, celle qui résiste aux pouvoirs et se moque de tous les retournements de l'histoire qui charrient avec eux trahisons et vilénies. Ce spectacle, mis en scène au Pays basque par Kristian Frédéric, doit être joué, après Paris, dans une demi-douzaine de villes avant d'être présenté au Festival d'Avignon 2022. Par ailleurs, le LMP propose un cycle autour de l'auteur Koffi Kwahulé. ● NOËL BOUTTIER

Arletty, comme un œuf dansant au milieu des galets, jusqu'au 14 novembre au LMP, 35 rue Léon, métro Château Rouge, du mercredi au samedi à 21 h et dimanche à 17 h. 01 46 06 08 05, lavoirmoderneparisien.com.



Concert

REQUIEM
DE VERDI
CHŒUR DES
ABBESSES

Samedi 27 novembre à 21 h, basilique Sainte-Jeanne d'Arc, 18 rue de La Chapelle, métro Marx Dormoy. Tarifs: 20€ en prévente, 25 € sur place (réduit 15 €), réservation: choeurdesabbesses.fr



Domitille Chaudieu

Le Chœur des Abbesses propose le Requiem de Verdi, œuvre somptueuse et foisonnante composée en 1874, donnant une vision romantique de la mort. Sous la direction de son chef de chœur Jérôme Boudin-Clauzel, elle sera donnée avec l'orchestre des Miroirs, quarante musiciens qu'il dirige également ainsi qu'avec deux autres chœurs. Quatre solistes professionnels se joindront aux 160 choristes amateurs. La Chorale des Abbesses répète le lundi soir dans la crypte du Martyrium de Montmartre, 11 rue Yvonne Le Tac. A.K.

LE 18^E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

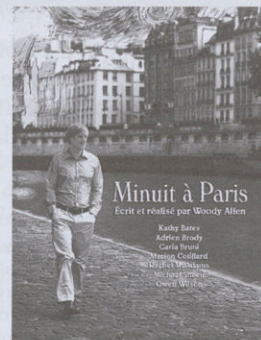
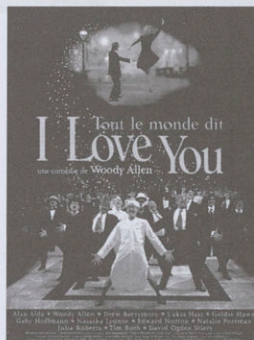
TOUT LE MONDE DIT I LOVE YOU (1996)
ET MINUIT À PARIS (2011) DE WOODY ALLEN

Pour Woody Allen «Paris c'est New York en plus beau». Il faut dire qu'il a découvert la capitale en 1965 en passant huit mois au George V, en tant que scénariste de *What's new Pussycat?* Depuis, il a un net penchant pour le Plaza Athénée ou le Bristol. Pour son premier film sur le vieux continent (*Tout le monde dit I love you*) le cinéaste pose ses valises à Paris. Il suit une famille en vacances, ensorcelée par le charme de la capitale. Joe, le personnage qu'il incarne, occupe un appartement rue Cortot, avec vue sur le Sacré-Cœur. Lorsque

Von (Julia Roberts) le découvre elle crie son enthousiasme: «C'est mon appartement rêvé, la vue de mes rêves!». Au cours du film la magie opère, Goldie Hawn s'envole en dansant. C'est encore plus flagrant dans *Minuit à Paris*. Gil Pender (Owen Wilson), romancier en devenir, apprécie les flâneries nocturnes. On le voit notamment descendre les escaliers de la rue du Chevalier de la Barre. Un gros plan s'attarde sur la façade du musée de Montmartre. Une joyeuse troupe l'embarque dans une Landaulet 84 pour un voyage dans les années

folles. Il y rencontre les célébrités de l'époque, lorsque Paris était une fête, à commencer par Hemingway. Gil assiste à un French Cancan endiablé censé avoir lieu chez Maxim's mais enregistré à La Cigale. Il se laisse séduire par Adriana (Marion Cotillard) puisque «la réalité n'est pas un lieu agréable». Une scène importante a été tournée au marché Paul Bert. Le Gil d'aujourd'hui y découvre les années 20. Les brocanteurs ont joué le jeu en exposant leurs merveilles d'époque. Cependant, le stand de phonographes où Gil achète des disques de jazz est une création des décorateurs du film. Ces deux films, dont le côté carte postale est revendiqué, peuvent être considérés comme un hommage du réalisateur à un pays qui a toujours apprécié son œuvre. Il l'a souvent affirmé: «Dieu merci, les Français existent!». ●

MONIQUE LOUBESKI



THÉÂTRE

S'AFFRANCHIR DES RÈGLES, SUSPENDRE LE CARCAN

Politique, philosophie, militantisme agitent la scène de la Manufacture des Abbesses.

L'institution voulait leur peau: la faculté de Vincennes dans les années 1970, la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, le territoire autonome kurde du Rojava, la clinique de La Borde ou encore certaines cabanes des Gilets jaunes. La compagnie ADA-Théâtre met en scène ces tentatives d'organi-

sation alternative dans l'éducation, dans l'agencement de la cité ou d'un territoire, dans le domaine du soin, ainsi que le conflit plus ou moins direct qui en est résulté avec les autorités.

Les séquences replongent le spectateur dans ces interstices d'autonomie qui sont parvenus à défier le pouvoir centralisateur de

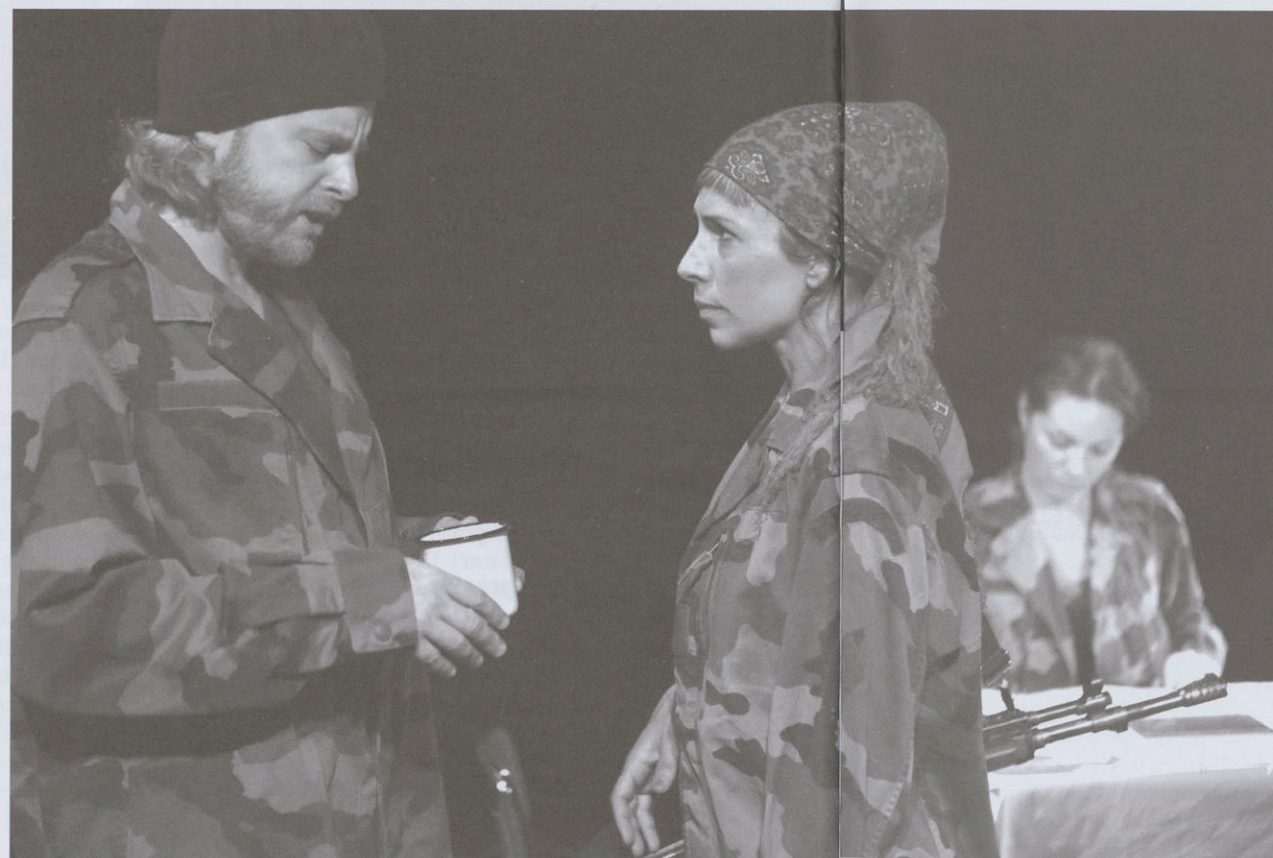
l'Etat et à bouleverser normes et régulations. Une université totalement gratuite, ouverte à tous, sans conditions de diplôme ou d'âge, avec des crèches, des comités d'étudiants discutant des embauches ou du contenu des cours, échangeant ouvertement avec leurs professeurs, parmi lesquels Foucault, Deleuze, Guattari et même un certain Jacques Lacan. Un mouvement politique kurde imaginé par Abdullah Öcalan,

théoricien du municipalisme libératoire puis du fédéralisme communautaire et emprisonné à vie en Turquie. Le soin par l'autogestion à la clinique de Cour-Cheverny, dite clinique de La Borde, où soignants et patients se constituent en commissions chargées des divers aspects matériels de la vie collective... Autant de séquences fascinantes qui symbolisent l'espoir d'une société meilleure, même si, comme le dit Guattari, elles ont été «écrabouillées» par le système des mass média, de la publicité.

Théâtre critique

Cette réflexion fine et engagée est proposée ici par un collectif de sept comédiens, dont seuls quatre sont réunis lors de chaque représentation. Une alternance qui rapproche l'aventure théâtrale des expériences communautaires rapportées, empêchant «l'appropriation égocentrique» des rôles. Du théâtre critique, alternatif, parfaitement incarné par des artistes qui savent rendre accessible à tous un propos à la fois philosophique, politique et militant. Cela pourrait paraître rébarbatif, c'est au contraire intelligent, sensible, parfois drôle, et captivant. ●

SANDRA MIGNOT



Saccage écrit et mis en scène par Judith Bernard, avec en alternance Caroline Gay, Judith Bernard, Pauline Christophe, Antoine Jouanolou, Jean Vocat, Marc Le Gall, David Nazarenko, jusqu'au 30 novembre à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Blanche, 01 42 33 42 03.

EXPO

DE M'SAKEN À SAN FRANCISCO
LE FABULEUX DESTIN DE JABER

L'expo actuelle organisée par l'Atelier Véron prend des allures d'hommage posthume. L'artiste tunisien Jaber El Mahjoub est en effet décédé quelques jours avant l'installation à Montmartre de ses dernières œuvres.

L'homme a connu un fabuleux destin. Issu d'une famille de bergers de la région de Sousse, orphelin dès l'âge de 6 ans, il débarque à Marseille dans sa vingtième année. Très vite, Jaber, brouiller de métier, gagne Paris et vend dans la rue ses créa-

tions non comestibles (dessins, gouaches, sculptures, papiers-mâchés). Il écrit et chante également ses propres compositions. Une Américaine fortunée le repère dans le quartier de Beaubourg, l'embarque Outre-Atlantique et l'épouse. Sa carrière décolle alors

à l'international et il s'installe dans une galerie californienne. Son succès atteint son apogée à la fin des années 1970, puis son

aura décroîtra progressivement, jusqu'à ce qu'il retourne à la vente de rue parisienne, séparé de sa «pygmaliotne». Coloré, enfantin, naïf, son travail s'inscrit dans la lignée des plus grands noms de l'art brut, ces artistes autodidactes, populaires et inspirés par le quotidien.

Celui qui se qualifiait lui-même d'«imbécile heureux» disparaît à l'âge de 83 ans. L'exposition de l'Atelier Véron laisse à découvrir quelques-unes des dernières pièces de son héritage. ●

SANDRA MIGNOT

31 rue Véron, du 4 novembre au 8 décembre, métro Blanche, ouvert tous les jours de 11 h à 19 h (vernissage le 11 novembre à 18 h).

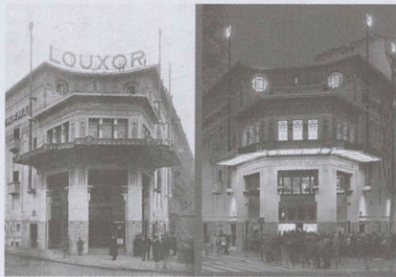


Cinéma et histoire

LE LOUXOR
A 100 ANS

Rares sont les cinémas qui parviennent à leur centenaire! Le 6 octobre 2021, le Louxor a atteint cet âge respectable et cette place enviable. A cette occasion, l'association Les Amis du Louxor a présenté une exposition pour accompagner les événements qui l'ont célébré.

Pourtant, combien de fois n'a-t-il failli disparaître, avant que la mobilisation des habitants du quartier, des associations et de la Ville de Paris ne parvienne à le sauver? C'est cette longue route qui est retracée dans une chro-



nologie illustrée accessible en ligne: <https://www.lesamisdulouxor.fr/2021/09/le-louxor-a-100-ans/> Une plaquette reprenant les panneaux de l'exposition est en vente au Louxor (21 x 29,7 cm, 5 €).

Louxor, 170 boulevard Magenta, métro Barbès-Rochechouart, cinemalouxor.fr

PORTES OUVERTES

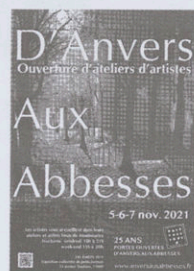
ATELIERS D'ANVERS
AUX ABBESSES

Pour cette 25^e édition, 93 artistes peintres, sculpteurs, photographes, céramistes ou graveurs accueilleront le public dans 49 ateliers. Un périmètre qui s'élargit cette année, permettant de découvrir de nouveaux talents et d'autres lieux.

La rencontre entre les artistes et le public est essentielle. Le besoin d'échanges, tout au long de ces trois journées, est encore plus précieux en cette année encore très compliquée» explique Frédéric Ardiet, président de l'association. Comme chaque année, pour le concours des Emiles, les artistes ont créé un petit format (18 cm x 24 cm) proposé par le photographe Jean-Luc Debève, lauréat 2019. Les créations seront exposées au point d'accueil et vendues 100€. Quatre Prix (au lieu de deux habituellement) seront décernés et remis par un jury d'experts du 18^e. Le lauréat du Premier Prix

recevra une dotation de 200 € et bénéficiera d'une exposition personnelle, offerte par l'association, dans une galerie de la butte Montmartre. Le public pourra voter pour une œuvre et tenter de gagner celle-ci par tirage au sort. Pour repérer les ateliers ouverts à la visite, il suffit de suivre les kakémonos rouges et de se munir de l'affiche-plan (remise gratuite dans les ateliers ou téléchargeable sur le site de l'association). A.K.

Vendredi 5 novembre de 18 h à 21 h, samedi 6 et dimanche 7 de 11 h à 20 h. Exposition des Emiles et point d'accueil: 33 avenue Trudaine(9^e), anversauxabbesses.fr



PETITES ANNONCES

Fresque murale

Copropriété dans le 18^e cherche artiste pour réaliser une fresque murale en extérieur. Les personnes intéressées sont invitées à se signaler à l'adresse sydic46poissonniers@galetti.fr.

Soutien scolaire

L'association «Les ABC du 36» recherche des bénévoles pour ses activités de soutien scolaire (du primaire à la terminale) au 36 rue Hermel, le lundi de 18 h 30 à 20 h et le samedi de 10 h 30 à 12 h. Contacter Alyette Mathis (alyette.mathis@wanadoo.fr - 06 16 58 30 93) en précisant vos jours de disponibilité et les matières/niveaux d'intervention.

LE THÉÂTRE POUR FAIRE TOMBER LES BARRIÈRES

Comédienne, auteure, metteuse en scène, Sylvie Haggai est une militante du théâtre qui transporte son art vers des lieux inattendus.

A quoi ressemblerait la vie dans chaque immeuble s'il y avait une Sylvie Haggai ? Il y aurait peut-être un peu plus d'échange et de curiosité pour découvrir le monde qui nous entoure. C'est ce qu'elle tente de faire à la Goutte d'Or, le quartier où elle vit depuis plus de trente ans. Avec sa compagnie de théâtre, Gaby sourire, elle provoque des rencontres dans les immeubles.

Sylvie a grandi à Bezons, dans le Val d'Oise. Son amour pour le théâtre lui vient de ses parents. Sa mère artiste peintre a fait les Beaux-Arts et l'emmenait souvent au musée, au théâtre. Son père était photographe de rue. « De par son métier, c'était quelqu'un qui avait un contact avec les gens. » Et d'ajouter : « Le théâtre est une espèce de mélange des deux, je pense qu'ils ont eu une influence. » C'est aux côtés du metteur en scène Joël Dragutin qu'elle débute dans le théâtre à Cergy-Pontoise : « J'ai suivi un de ses cours. À un moment donné, il m'a proposé de l'assister et j'ai plongé dans le projet de la mise en place du Théâtre 95. » Deux ans après, elle part vivre à Paris pour se former davantage, notamment au Théâtre de l'Île-de-France et au Théâtre de l'Ombre dans le 20e. Plus tard, à 40 ans, elle reprend ses études pour faire une licence en scénographie et dramaturgie avec comme professeur Daniel Lemahieu, auteur et metteur en scène, qui a beaucoup compté dans son parcours artistique.

Le théâtre en bas de chez soi

Sylvie arrive dans le 18e par amour, elle y a rencontré l'homme qui est devenu son compagnon et le père de ses deux filles. Le métier amène parfois à être loin de chez soi, mais : « Je ne me voyais pas partir trois à cinq semaines en tournée et faire garder mes filles. J'avais envie d'être près d'elles et cela a dû avoir une incidence sur le fait de choisir de travailler en bas de chez moi et il y a de quoi faire. »

Parmi ses lieux favoris dans le 18e, il y a évidemment un théâtre, le Lavoisier moderne parisien (LMP), qu'elle aurait aimé voir plus intégré dans la vie du quartier. Son grand plaisir du matin est de prendre un café, à une terrasse qu'elle trouve sur son chemin, avant de commencer à travailler dans le local de sa compagnie. Sur la porte, une pancarte « entrée libre » indique bien l'esprit du lieu plein de décors et de costumes. Une invitation à la curiosité.

Si elle a débuté comme comédienne, très vite, son choix s'est porté sur la mise en scène et la direction d'acteurs : « C'est là où je me sens bien,

même si je reviens régulièrement sur le plateau, parce que lorsqu'on dirige des comédiens, il est important de continuer à s'entraîner, à réfléchir et à se remettre en question. » Lorsqu'elle monte sur scène, c'est pour faire des lectures, défendre un texte. Cependant, Sylvie Haggai n'associe pas seulement le théâtre au texte, mais aussi aux gens : « On ne peut pas faire du théâtre seul, on est forcément avec d'autres. C'est cette interaction qui est intéressante, cette chimie entre les gens, que ce soit avec les comédiens ou avec le public, que ce soit la transmission ou le partage d'une émotion, d'un sujet, d'une vision. » Persuadée, que cet art a besoin de se renouveler, Sylvie a pris le parti d'aller vers les gens, prenant le prétexte du théâtre pour faire tomber les barrières : « La plupart des gens ne vont pas au théâtre, car ils peuvent vivre sans y aller, mais alors ils peuvent passer à côté d'une rencontre qui peut déclencher un truc incroyable, une émotion... ».

Déplacer le théâtre hors de la scène

Au sein de Gaby sourire, créée en 2004 avec Gwenaël Rouleau, qui a travaillé au LMP, Sylvie

Haggai est entourée de comédiens qui ont, comme elle, envie de faire bouger les choses. Cela passe par des interventions auxquelles sont associés les habitants, comme au 28-32 rue de la Goutte d'Or, grâce à un partenariat avec Paris Habitat. Elles ont donné lieu à des créations comme *En attendant le gardien* ou *Notre vie au 28-32*. « On a joué à domicile, dans la rue, dans des cours d'immeuble, sur des terrasses, on a même fait des interventions dans des ascenseurs. J'aime déplacer le théâtre hors de la scène », précise Sylvie. L'objectif étant surtout de faire tomber les stéréotypes et les préjugés, la compagnie joue régulièrement du Shakespeare depuis une expérience « incroyable » lors d'une représentation à domicile.

Le comédien Christophe Sigognault, autre pilier de Gaby sourire, s'est embarqué dans l'aventure depuis plus de quinze ans. Il forme avec Sylvie Haggai un duo : « Je peux penser et amener des idées, puis on les écrit ensemble, ensuite je retourne à l'écriture tout seul pour faire de la dramaturgie et elle me laisse faire, enfin on finalise le projet ensemble et elle s'occupe de la mise en scène », détaille le comédien. « Sylvie est une très belle personne, sensible et généreuse, et notamment dans son travail avec les habitants du quartier auxquels elle propose des sorties au théâtre. C'est un régal de travailler avec elle. »

Ancrage territorial

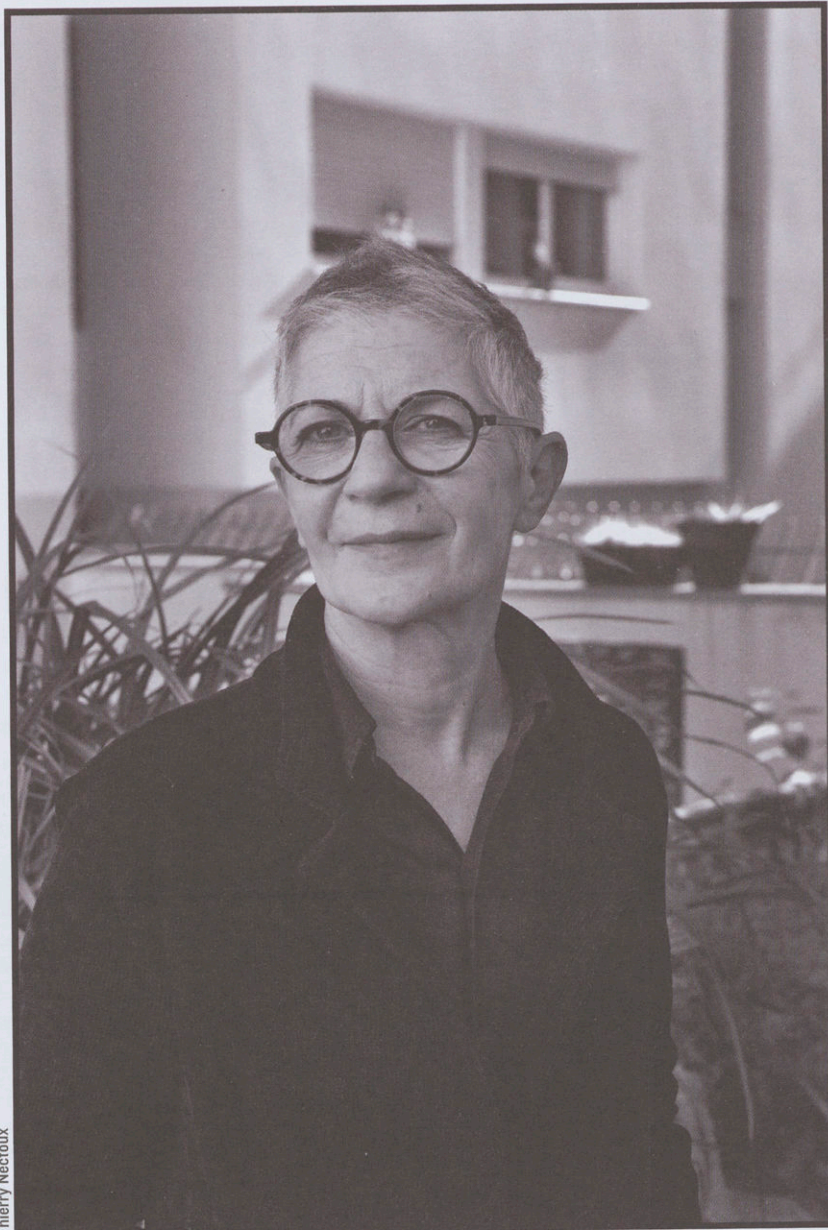
Gaby sourire a participé récemment aux 10 ans du jardin de l'Univert, en offrant une intervention théâtrale aux fenêtres. Anne, animatrice du jardin, collabore régulièrement avec Sylvie Haggai. Les deux femmes travaillent sur le même territoire et s'adressent au même public : « On essaye de mettre un maximum de choses en commun au niveau culturel et ce qui est assez formidable avec Sylvie, c'est

« On a joué à domicile, dans la rue, dans des cours d'immeuble, sur des terrasses, on a même fait des interventions dans des ascenseurs. »

qu'elle connaît tout le monde par son prénom, elle a ses entrées un peu partout, dans des coins où les gens ne vont pas forcément », résume Anne. « Elle arrive à faire infuser des choses, titiller et ouvrir leur esprit. »

Au fil des années, une confiance s'est installée entre Sylvie et les habitants, sans doute parce qu'elle les a compris : « Il y a des gens qui me disent qu'ils en ont marre qu'on vienne les voir parce qu'ils sont noirs, arabes, immigrés, pauvres... Ils ont envie qu'on aille les voir pour ce qu'ils sont, des êtres humains. » ●

SAMUEL CINCINNATUS



Thierry Nectoux